

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'M. ...', located in the top right corner of the page.

Atlas Linguistique de l'Europe

Introduction

ATLAS LINGUISTIQUE DE L'EUROPE

A.L.E.

sous la redaction de Mario Alinei, Manuel Alvar, R.I. Avanesov,
Jaromir Bělič, Boris Cazacu, Witold Doroszewski, Klaas Heeroma,
Ludwig-Erich Schmitt et Toon Weijnen.

INTRODUCTION

deuxième projet

par

Toon Weijnen

- ✓ 1) Komen na Trasa : $13^{\circ}45'$; $45^{\circ}48'$
- ✓ 2) Hrušica na NTK. : $14^{\circ}07'$; ~~$46^{\circ}18'$~~ $45^{\circ}52'$ ($51'56''$)
- ✓ 3) Srednja vas (Bokinj) : $13^{\circ}55'45''$; $46^{\circ}18'$
- ✓ 4) ~~Hovjul~~ Valbunje : ($14^{\circ}18'$; $46^{\circ}07'30''$)
- ✓ 5) Ribnica na Drl. : $14^{\circ}44'$; $45^{\circ}44'30''$
- ✓ 6) Zafost pri Slov. Brij. : $15^{\circ}33'15''$; $46^{\circ}22'45''$
- ✓ 7) Mostec pri Dobri : $15^{\circ}38'$; $45^{\circ}54'$
- ✓ 8) Gornje v. v. v. v. : $16^{\circ}18'45''$; $46^{\circ}36'$

Bureau de la Rédaction, Nimègue
Nijmeegse Centrale voor Dialect- en Naamkunde, 1972

Table de matières.

1. Origines	p. 3
2. Organisation	p. 7
3. But, signification et contenu de l'atlas	p. 9
4. Contenu des questionnaires	p. 16
5. Utilisation de l'ordinateur électronique et de plotter	p. 22
6. Carte de base	p. 23
7. Réseau de localités	p. 25
8. Enquête	p. 28
9. Écriture phonétique (texte allemand)	p. 32
10. Mise en carte des données lexicologiques	p. 44

1. Origines

Etant une combinaison de la discipline de la comparaison linguistique en général et de la géographie linguistique, née plus tard, en particulier, la recherche dialectale multilinguale est certainement justifiée. Des études comme: Th.Frings, Germania Romana, E.Gamillscheg, Romania Germanica, K.Sandfeld, Linguistique Balkanique, G.Rohlf's, Die lexikalische Differenzierung der romanischen Sprachen, J.Jud, Probleme des altromanischen Wortgeographie, G.Lerchner, Studien zum Nordwestgermanischen Wortschatz ont fortement enrichi la linguistique. Elles ont illustré comment un élargissement du terrain de recherche peut mener à des interprétations bien plus fondées.

D'ailleurs, où se situent les "frontières linguistiques"? Encore récemment, M. J.Goossens a démontré dans son étude "Wat zijn nederlandse dialekten?" (1968) qu'il est impossible de fixer une véritable frontière entre l'aire néerlandaise et l'aire allemande. Gilliéron a ainsi examiné, sans se poser ce problème, aussi bien le français, le provençal et le francoprovençal dans son ALF, et il n'est pas resté le seul à avoir impliqué plusieurs aires dans la composition d'un atlas linguistique. L'atlas du péninsule ibérique contient l'espagnol, le portugais et le catalan; l'atlas linguistique des langues slaves (OLA) s'étend sur un vaste territoire avec un grand nombre de langues; l'Atlante Linguistico Mediterraneo comprend dans son réseau même des langues non-parentées; les deux séries d'atlas linguistiques néerlandais embrassent le néerlandais et le frison. Il est intéressant à noter à ce propos que l'ALS, tout comme l'ALI, ont inséré dans leurs réseaux aussi des minorités linguistiques de sorte qu'on y trouve des points slaves, albanais et grecs; on trouve ainsi dans l'atlas de Gascogne quelques localités espagnoles, dans l'atlas linguistique roumain quelques villages tsiganes, dans l'atlas frioulan des points slovènes et allemands, etc.

Il est grand temps d'en arriver à la composition d'un atlas linguistique de l'Europe. L'idée elle-même n'est pas neuve. Dès 1929, W.Pessler écrit dans Donum Natalicum Schrijnen, p. 69-75 sous le titre "Atlas der Wortgeographie für Europa - Eine Notwendigkeit": "Wir gewinnen mit einem solchen grosszügigen Querschnitt zum ersten Male das wortgeographische Gesamtbild eines Weltteils, das ebensowohl die Grundlage für die Wortverbreitung und Wortgeschichte der nächsten Jahrzehnte und Jahrhunderte sein wird, wie es das Ergebnis der wortgeographischen Zustände und wortgeschichtlichen Entwicklungen der vergangenen Jahrhunderte und Jahrtausende ist".

Un peu plus tard les phonologues ont lancé l'idée de la réalisation d'un atlas phonologique de l'Europe. C'est dans ce sens que M. Roman Jakobson s'est exprimé lors du Congrès International de Linguistes de Copenhague en 1936: "Vu que les isophones brusquant les limites des langues sont un cas fréquent, on dirait presque habituel, de la géographie linguistique, et que visiblement la typologie phonologique des langues n'est pas sans rapport avec leur répartition dans l'espace, il serait important pour la linguistique, aussi bien historique que synchronique, de déployer une activité collective et de dresser un atlas d'isoglosses phonologiques du monde linguistique entier ou du moins des continents entiers."¹⁾

Pour concrétiser un tel projet qui tendait à caractériser du point de vue phonologique tous les dialectes européens, le Comité Phonologique International

1) Roman Jakobson, Sur la théorie des affinités phonologiques des langues, in: Actes du quatrième Congrès International de Linguistes tenu à Copenhague du 27 août au 1er septembre 1936, 1938, p. 57.

fit composer par un bureau constitué au même congrès de Copenhague, un questionnaire spécial destiné à être envoyé dans tous les pays d'Europe. Il était prévu de présenter dans une série de cartes linguistiques phonologiques les matériaux ainsi recueillis¹⁾.

La réalisation du projet de Copenhague, projet élaboré encore à Oslo en 1939-1940 par Jakobson lui-même, a été hélas entravé comme tant d'autres entreprises par la seconde guerre mondiale²⁾.

Après cette période de trêve, l'idée d'un atlas linguistique européen a été relancée à plusieurs reprises. Ainsi, en 1956, M. K. Heeroma a noté dans son essai: "Vers un atlas linguistique européen" (Orbis, V, p.339 sv.): "C'est le moment de réaliser l'atlas linguistique européen". Il était d'avis que les atlas qui embrassent un territoire relativement réduit devraient y jouer un rôle important. "C'est justement", dit-il, "par un système de petits atlas bien choisis qu'on parviendra à alléger la besogne des grandes entreprises, de sorte que celles-ci pourront s'adonner entièrement aux problèmes qui ne peuvent trouver leur solution que lorsqu'on les voit sous l'angle le plus large".

La raison d'être d'un atlas linguistique européen tel que M. Heeroma le conçoit, se trouve exprimée dans le premier chapitre de son essai: "Les atlas linguistiques de l'Europe ont été entrepris sur des bases et dans des buts très différents. Tout cela n'a pas été conçu dès le début sur un fond théorique, mais fut pour une grande partie déterminé par le temps et par les circonstances. Chaque pionnier a délimité son champ d'action d'une façon personnelle, a rassemblé ses matériaux au moyen de questionnaires de sa conception et a établi sa carte de base selon son système propre. Il en résulte qu'un atlas linguistique européen ne pourra être la juxtaposition de ce qu'ont fait les différents dialectologues dans les différents pays."

Un peu plus tard, pendant la réunion internationale de Romanistes à Bucarest en 1959, MM. Roman Jakobson et Emile Petrovici ont entamé de nouveau le projet d'un atlas linguistique européen³⁾.

Souscrivant au désir de Eugen Seidel d'une syntaxe européenne, et de Emilio

- 1) Ce questionnaire a été publié sous le nom de: Projet d'un questionnaire phonologique pour tous les pays d'Europe (sans l'URSS). La restriction entre parenthèses montre qu'il ne peut pas encore être question de cartes comprenant toute l'Europe; mais cette restriction doit avoir été d'autre part plutôt une conséquence des possibilités limitées par la situation politique que le résultat d'un choix principal. Ce questionnaire manque dans: S. Pop, Bibliographie des questionnaires linguistiques (Louvain, 1955); J. van Ginneken en donne le texte français dans Onze Taaltuin, VI (1937/38), p.259 sv.
- 2) Cf. Sprachatlanen I (Zeitschrift für Dialectologie und Linguistik, Beih. N.F. 8 (1969), p.36), où l'on renvoie aux Actes du Colloque International de Civilisation, Littérature et Langues Romanes, Bucarest 1962, p.201. M. Roman Jakobson y souligne "que les travaux préparatoires pour un Atlas Phonologique de l'Europe, menés à Oslo en 1939-1940, ont été interrompus par l'invasion hitlérienne".
- 3) Roman Jakobson in: o.c. p.201: "Actuellement les linguistes américains et norvégiens sont en train de discuter un vaste projet de travail international pour établir un atlas phonologique et grammatical du monde entier". Emile Petrovici in: o.c. p.202: "Je finis avec l'espoir que l'UNESCO prendra l'initiative d'un grand atlas des langues de l'Europe."

Peruzzi d'un dictionnaire européen¹⁾, et suivant les traces de Leo Spitzer qui s'intéressait à des "européismes formelles" et à "l'étude des européismes sémantiques", M. Manuel de Paiva Boléo, lui aussi, a souligné l'intérêt d'un atlas linguistique européen: "Embora se trate de uma empresa mais difícil de realizar, também já houve quem formulasse o desiderato de um atlas linguístico europeu — que não seria uma simples sobreposição de atlas nacionais, ante deveria obedecer a princípios diferentes —, e até mesmo de um atlas linguístico mundial, onde se marcassem os mesmos traços tipológicos que ocorrem em largas áreas contíguas."²⁾.

Le souhait de la réalisation d'un atlas linguistique européen a été exprimé ainsi à plusieurs reprises par plusieurs savants individuels. C'est la coordination de trois initiatives prises au cours des dernières années qui a favorisé la réalisation prochaine du projet.

Depuis 1958, M. Ludwig-Erich Schmitt, le directeur du "Forschungsinstitut für deutsche Sprache" de Marburg/Lahn publie la série "Deutsche Wortforschung in europäischen Bezügen" où la géographie linguistique allemande sert, il est vrai, de point de départ, mais où d'autre côté les rapports européens prennent une position centrale.

Un peu plus tard, M. A. Weijnen, le directeur du "Nijmeegse Centrale voor Dialect- en Naamkunde" (Centre de recherches dialectologique et onomastique de l'Université de Nimègue) projetait une carte comparative interlinguale (ICK) et puis un atlas comparatif interlingual (ICA)³⁾.

Vers la même époque se tenait le second Congrès International de Dialectologie Générale à Marbourg en 1965, pendant lequel M. Mario Alinei, le directeur de l'Institut de Langue et de Littérature Italiennes d'Utrecht proposait la fondation d'un atlas linguistique européen qui devait traiter le développement des phonèmes indo-européens. Le Congrès se montrait très accueillant à propos de ce projet et l'International Committee of Dialectologists (ICD), créé au cours du congrès pria le promoteur de prendre les mesures nécessaires pour arriver à la fondation de l'atlas.

Dès que MM. Alinei, Schmitt et Weijnen eurent mis les premiers contacts, la collaboration avec la Commission de l'Atlas Linguistique Pan-Slave du Comité International de Slavistes se trouva être de la plus grande importance et par l'intermédiaire de M. Jaromir Bělič de Prague, les premiers pourparlers eurent lieu.

Grâce surtout à la précieuse collaboration du monde slave ainsi assurée, la parution dans un avenir prochain de l'atlas linguistique européen était devenue moins problématique. Après des pourparlers préparatoires en 1969, les premières réunions formelles de la Rédaction se tenaient: le 3 avril 1970 à Cologne, où aussi le Prof. Olesch était présent; les 5-6 novembre 1970 à Nimègue où le Dr. Veith a participé aux discussions; les 14-15 octobre 1971 à Nimègue, le Dr. H. Plomteux et le Drs. J. Kruijsen ont assisté à cette réunion; les 22-24 mars 1972 à Prague où étaient présents aussi

1) Emilio Peruzzi, Saggi di Linguistica Europea, Salamanca 1958

2) Manuel de Paiva Boléo, Algumas Tendências e Perspectivas da Linguística Moderna, in: Revista Portuguesa de Filologia, XIII (1964/65), notamment pp. 39-41.

3) Des renseignements sur ces deux projets sont fournis dans Orbis, XVI (1967) p.23-34; dans Zeitschrift für Mundartforschung 34 (1967), p.187-190 et dans Mededelingen van de Nijmeegse Centrale voor Dialect- en Naamkunde, 5 (1966), p.5-8.

MM. les Prof. Dr. B.Havránek, Dr. M.Szymczak comme représentant du Prof. W.Doroszewski, Drs. J.Kruijsen, les Dr. J.Basara, J.Horecký, A.Lamprecht, M.Romportl, V.Skalička, P.Trost, S.Utěšený, P.Jančák et M.Dukolil.

Les frais de la réalisation de l'atlas sont jusqu'à présent payés partiellement par les instituts auxquels sont attachés les membres de la Rédaction et du Conseil de la Rédaction; d'autres instances aussi ont accordé des subventions. Nous tenons à remercier spécialement la Z.W.O. (Organisation Néerlandaise pour le Développement de la Recherche Scientifique). En vue de la préparation du premier questionnaire, cette organisation a mis à notre disposition pour une période d'environ trois ans, un agrégé, le Drs. J. Kruijsen. En plus, le gouvernement néerlandais a donné une subvention importante pour couvrir les frais de séjour des participants du Colloque de la Rédaction et du Conseil de la Rédaction de Berg en Dal près de Nimègue en octobre 1972. La CIPSH a donné, enfin, un avis favorable auprès de l'UNESCO pour une subvention en vue de la publication de l'Introduction à l'Atlas Linguistique de l'Europe".

Le texte de cette Introduction a été rédigé par MM. A.Weijnen, A.Hagen et J.Kruijsen, tout en se référant aux pourparlers lors des réunions précédentes de la Rédaction. Une première version du texte, discutée amplement pendant la réunion de la Rédaction de Prague, a été remaniée et élaborée pendant le Colloque de la Rédaction et du Conseil de la Rédaction de Berg en Dal.

2. Organisation

La direction générale de l'atlas ressort à la Rédaction. Pour la composition de la Rédaction on a cru devoir restreindre le nombre des membres afin d'assurer au maximum les contacts fréquents considérés comme nécessaires au sein de la Rédaction, tout en tâchant d'y avoir des représentants de chacune des grandes familles de langues de l'Europe.

La "Nijmeegse Centrale voor Dialect- en Naamkunde" (NCDN) s'est chargée des fonctions du secrétariat. Pour ce qui est des questions scientifiques et de l'exécution des cartes, la Rédaction se propose de créer un bureau, composé de plusieurs sections. Nous prions des instituts de dialectologie d'assumer la responsabilité d'une telle section. Les sections de ce bureau devraient participer dans l'accompagnement scientifique du projet entier, préparer le second questionnaire avec les commissions créées à ce but et exécuter des cartes pourvues de commentaires.

Le Conseil de la Rédaction et les Comités Nationaux assisteront la Rédaction.

Le Conseil de la Rédaction est institué par la Rédaction. En principe chaque pays sera représenté par une personne; éventuellement, pour les pays comprenant plus d'une langue officielle, par plusieurs personnes. Dans ce cas les différents membres d'un même pays peuvent éventuellement se grouper en un Comité National pour tout ce qui touche les langues parlées dans leur pays. D'autre part, dans un certain domaine linguistique qui comprend plusieurs pays, les intéressés peuvent s'accorder d'entreprendre l'organisation commune partant d'un de ces pays. En principe chaque Comité National s'occupera de ses propres minorités linguistiques.

Certains spécialistes qui éprouvent des difficultés à entrer dans un Comité National parce que, par exemple, ils n'habitent pas le pays dont ils étudient le langage, peuvent être invités dans le Conseil de la Rédaction comme membres "extra muros".

Il y a enfin aussi des membres correspondants du Conseil de la Rédaction; ce sont ceux qui, exemptés de la participation aux colloques généraux, ne prennent soin que du rassemblement des matériaux dans leur pays.

La tâche des membres du Conseil de la Rédaction consistera à seconder la Rédaction de leurs avis scientifiques et de stimuler et de coordonner le travail pratique dans leur propre domaine linguistique à l'usage de l'atlas. Ils entreront en contact avec les instituts de dialectologie et le cas échéant, avec les dialectologues individuels de leurs pays, demême qu'avec ceux qui n'habitent pas le pays même, afin de constituer avec eux le Comité National dont ils sont les responsables.

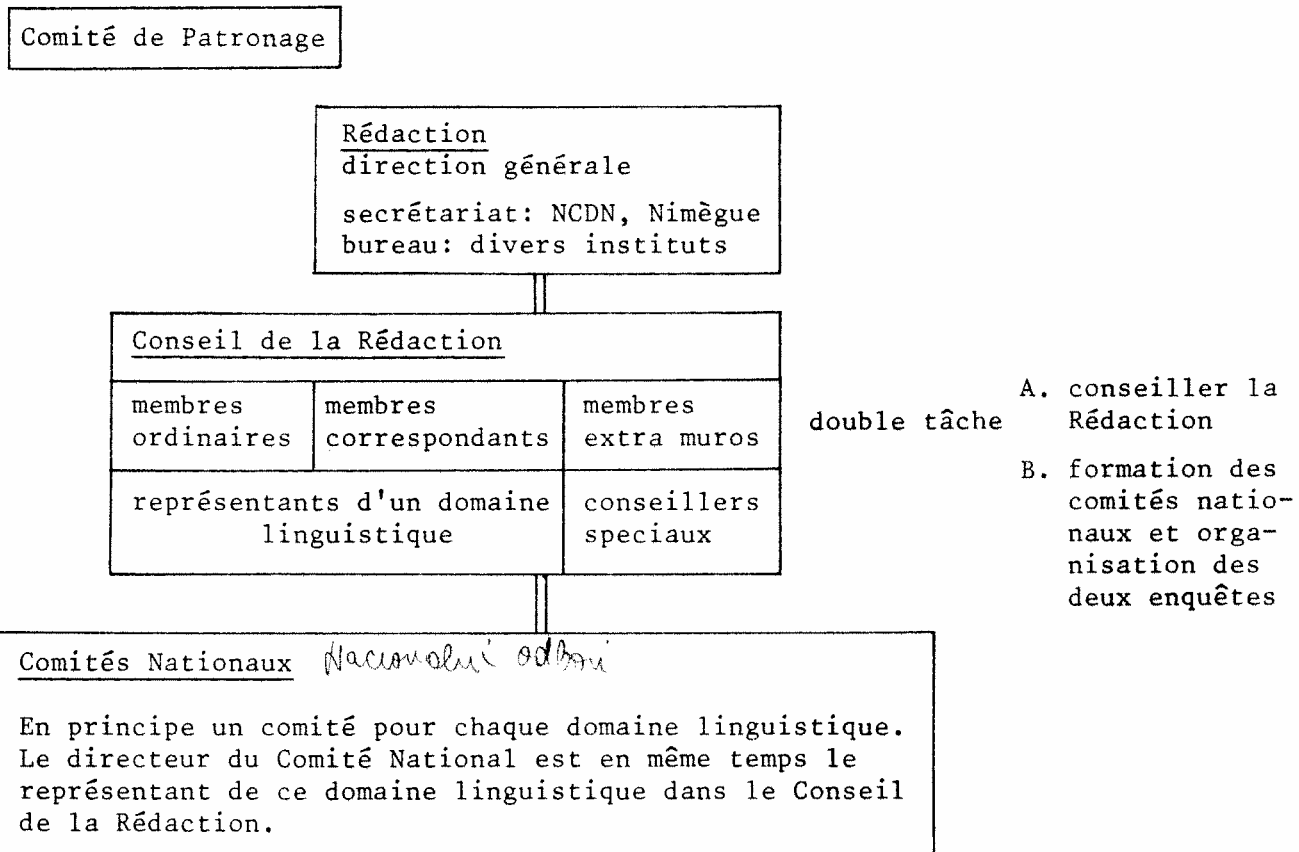
La tâche des Comités Nationaux consistera en:

- les avis à donner à la Rédaction pour ce qui est de la composition des questionnaires;
- la constitution d'un réseau de localités à enquêter et le recrutement des collaborateurs nécessaires;
- la traduction éventuelle des questionnaires;
- l'exécution de l'enquête (distribution et rassemblement des questionnaires);
- la transmission au secrétariat des réponses, pourvues des commentaires nécessaires et d'éventuelles propositions destinées à la compilation des cartes.

Des linguistes renommés seront priés de prendre place dans un Comité de Patronage.

En ce qui concerne la publication, la Rédaction est propriétaire des matériaux et prie les sections du bureau de préparer quelques cartes. Chaque Comité National a le droit d'utiliser les matériaux recueillis par lui-même; chaque chercheur scientifique a accès aux matériaux; chaque institut et chaque linguiste individuel peut préparer la publication de cartes, pourvu qu'ils acceptent de s'en tenir à élaborer les matériaux dans un délai fixe à convenir pour chaque cas isolément.

Organigramme



3. But, signification et contenu de l'Atlas.

Après l'âge d'or de la méthode historique comparative de la linguistique indo-européenne qui a atteint son apogée dans l'école des "néogrammairiens", une nouvelle méthode comparative est née, issue seulement en partie de la vieille école.

C'est la discipline de "topolinguistics" ou, comme on dit aussi, de "geolinguistics", dans laquelle d'un côté l'élément géographique et topographique joue un rôle principal et dans laquelle d'autre côté on compare des langues non-parentées ou du moins certains éléments de ces langues. Le point de départ historique y a été remplacé par un point de départ synchronique, sans que ce nouveau point de vue implique un désaveu des méthodes de rapprochement diachroniques et métalinguistiques.

Comme c'est le cas pour chaque atlas linguistique, les possibilités offertes par la carte commentée comme méthode d'explication de problèmes linguistiques décideront au choix des sujets.

Mais l'A.L.E., comme tout atlas linguistique devra étendre son champ de recherche sur tous les niveaux de langue et examiner les problèmes de la lexicologie, de la phonologie, de la morphologie et de la syntaxe.

Sur chacun de ces quatre niveaux, la description structurale et synchronique dans la recherche de traits distinctifs occupera le centre de l'attention. On profitera aussi des résultats de la méthode transformationnelle et générative avec ses règles et ses ordres de règles, tout en partageant la conviction de M. Pavle Ivič: "that generative grammar is structural in the only sense that matters have: it treats language as a coherent and purposeful system. And, I would welcome a comprehensive work which would test in practice the possibilities of generative linguistic geography, with isoglosses of rules and rule-ordering as the central heroes of the drama".¹⁾

La propre raison d'être de l'A.L.E., à côté des atlas régionaux et nationaux qui existent déjà ou qui sont prévus ou encore à prévoir, réside dans son caractère multilingual, où sont franchies non seulement les frontières entre les langues mais même celles entre familles de langues, apparentées ou non.

Plus que les autres atlas linguistiques limités à une seule langue ou à des langues fortement affiliées, l'A.L.E. offre la possibilité d'étudier les phénomènes qui se présentent sur le plan des "langages in contact".

Un atlas linguistique où l'on compare aussi des langues non-parentées, fournit l'occasion unique à voir clair dans les problèmes des structures analogues de ces langues non-parentées. Il peut aussi offrir une contribution importante à la typologie linguistique et à la théorie des universaux linguistiques.

En 1960 M. Valter Tauli, voyant que "the same typological traits occur in large contiguous areas, including genetically different language groups" et que "every language all over the world reveals common structural traits with the neighbouring language", a déjà insisté sur un atlas mondial "of structural traits".²⁾

1) Language 47,3 (1971) p. 690.

2) Valter Tauli, Trend of the structural change of languages, dans Premier congrès international de dialectologie générale, Programme, Louvain 1960, p. 126-127.

En 1963 M. Roman Jakobson a écrit: "An intralingual classification of words which would at last tie together the problems of lexicology and grammar is an essential prerequisite to the crosslanguage investigation of lexical uniformities... We most urgently need a systematic world-wide mapping of linguistic structural properties: distinctive features, inherent and prosodic - their types of concurrence and concatenation; grammatical concepts and the principles of their expression. The primary and more easily accomplishable task would be a phonemic atlas of the world.... The number of languages and dialects whose phonemic make-up is already accessible to linguists is fairly high, but - let us admit - at the beginning there will be controversial questions, and some blanks will remain on our maps. Nevertheless, the existence of unexplored areas can never be used as an argument against mapping. The isophones obtained, even if they should be only approximate, will be immensely useful to linguistics and anthropology. Matched with one another these isoglosses will no doubt, reveal new implicational rules and present the phonemic typology of languages in its geographical aspect. The phonemic affinities of contiguous languages due to the wide diffusion of phonemic features will be exhaustively displayed by the atlas. Work on phonemic and grammatical atlases of the world will be only a part of that vast international cooperation which is necessary".¹⁾

Dans le domaine de la sémantique notamment M. Stephen Ullmann a indiqué le besoin de rassembler les matériaux linguistiques sur un vaste territoire. Il évoque dans un de ses essais: "certain semantic features and processes, which might repay investigation on an interlinguistic scale"... "some important research projects will have to wait until we have the means of collecting the necessary data. Thus, if there are any general tendencies behind the conflicts caused by polysemy and homonymy, we shall be in a better position to discover them when linguistic atlases are available for many more languages than at present"; "it would be most desirable to organize a large-scale research project on the whole question of relations between vocabulary and culture, with special reference to the use of particular and generic terms at different levels of civilization and in different environments"; on pouvait obtenir de la sorte les matériaux absolument nécessaires à la résolution du problème très intéressant qui est de savoir si la richesse lexicale pour certaines notions dans des cultures peu élevées constitue ou bien un trait caractéristique de ces cultures, ou bien si c'est l'influence des cultures voisines qui a provoqué cette richesse. Souvent d'ailleurs les difficultés ne se laissent pas encore imaginer: "It would be interesting to explore over a wider field the relation between polysemy and cultural progress but it is hard to see how this feature (scil. polysemy) could be exactly measured."²⁾

On peut pourtant dès maintenant projeter un grand nombre de questions se référant à des concepts concrets, ce sont les constantes lexicales comme "père", "main gauche", "bouche" etc.

1) Universals of Language, edited by J.H. Greenberg 1963, 217.

2) S. Ullmann, Semantic Universals, dans J.H. Greenberg, Universals of Language, 1963, 172-207.

On sait, d'autre part, à quel point la différence en "codifiability"¹⁾ (ce qu'on nomme depuis Humboldt "innere Sprachform") est grande entre les langues. Un atlas linguistique, qui comprend tout un continent, se verra obligé, dans sa partie structurelle surtout, d'opposer les opinions de Humboldt, Weisgerber et Whorf d'une part et les théories des universaux de l'autre.

Nous avons trouvé, enfin, une de nos devises chez Mario Wandruszka, là où il a écrit: "Interlinguistik bedeutet kritische Linguistik" et caractérisant ainsi une des plus grandes valeurs de la "weitraumige Topo-linguistik".²⁾

Les premiers essais de dresser des cartes mondiales comportant certains phénomènes linguistiques d'une manière vraiment structurale, datent par ailleurs de 1926. Il suffit de rappeler les cartes de W. Schmidt³⁾ sur l'extension d'une alternance entre la réalisation phonétique à l'initiale et à la finale (cartes IX et X); sur l'extension du duel, du triel, de l'inclusif et de l'extension des différentes positions du génitif dans les ensembles lexicaux.

A ce propos il faut mentionner aussi le Questionnaire Linguistique élaboré par Marcel Cohen dès 1931 (publié comme le premier volume des Publications d'Enquête Linguistique, Président: A. Meillet, secrétaire: Jos Schrijnen). Ce questionnaire rédigé en vue d'une enquête dans le monde entier et basé sur le "questionnaire linguistique" publié par l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, voulait donner un instrument de travail aux "linguistes qui font une première reconnaissance de divers langages ou à des enquêteurs qui ne sont pas linguistes de profession. (Les mots) sont combinés pour recueillir l'essentiel du vocabulaire et du système grammatical des langages observés"⁴⁾.

Il va sans dire que les enquêtes qui s'étendent sur le monde entier peuvent avoir une signification encore plus grande pour la recherche des universaux qu'un atlas linguistique ne comprenant qu'un seul continent. Certes, les frontières d'un continent tel que l'Europe ne correspondent pas à une réalité linguistique bien nette. M. Nicolai Troubetzkoy a ainsi donné, pendant le troisième congrès de Sciences phonétiques de Gand, un exemple évident du fait que l'explication d'un phénomène peut se trouver dans un autre continent.

1) cf. J.A. Fishman, A systematization of the Worfian hypothesis dans A.G. Smith (ed), Communication and culture, 1966, 505 sv.

2) M. Wandruszka, Interlinguistik, Umriss einer neuen Sprachwissenschaft, 1971, 31.

3) W. Schmidt, Der Sprachfamilien und Sprachkreise der Erde, Atlas von 14 Karten, 1926.

4) W.H. Veith, Die Themakartierung des Sprachen der Welt, Ueberschau und Folgerung dans: M. Durrell, M. Karas, B. Kratz, W.H. Veth, Sprachatlanten I, 1969, 1 sv. Il donne encore d'autres exemples de cartes linguistiques mondiales.

Il y traitait l'extension de l'opposition X - k et il constatait que celle-ci s'étend sur une large zone des Pays-Bas jusqu'en Grèce, avec au nord et au sud une aire sans X (d'une part les langues scandinaves et baltiques, d'autre part l'anglais, le français et l'italien). Prenant comme point de départ le "Grundsatz der zusammenhängenden Verbreitunggebiete", M. Trubetzkoy remarquait que l'Espagne, isolée, possède bien le X. Cette irrégularité imaginaire disparaît ici si on considère que le turc et l'arabe possèdent, eux aussi, le X. C'est ainsi qu'il faudrait insérer aussi l'Asie-Mineure et l'Afrique du nord.¹⁾

Mais il fallait pourtant délimiter le domaine de notre entreprise. L'organisation d'un atlas comme l'A.L.E. est déjà si considérable que pour le moment nous ne pouvons pas surmonter de problèmes encore plus grands. On comprendra en outre que même un atlas synchronique mondial ne représentera jamais une valeur absolue pour la recherche des universaux, puisque l'on pourrait aussi bien défendre que les langues du passé doivent être impliquées dans cette recherche.

S'il fallait limiter le domaine à explorer à la seule Europe, on en était contraint de même à abandonner le point de départ historique sur lequel sont basés les questionnaires de plusieurs atlas linguistiques, tel celui de l'Atlas Linguistique des Langues Slaves (OLA) rédigé de façon à mettre en évidence l'origine commune slave. Ce principe ne vaut évidemment pas sans plus pour un atlas européen où des langues et des dialectes non-parentés (indo européens, altaïques, basques, caucasiens) se trouvent confrontés. Un questionnaire axé sur le principe d'une filiation historique, souhaitable pour un atlas indo-européen, provoquerait d'évidentes lacunes dans un atlas européen.

L'atlas européen partant de l'indo-européen resterait toujours imparfait, vu les langues indo-européennes parlées en dehors de l'Europe. Si déjà nous sommes obligés de partir de la synchronie, la description structurale sera pour ainsi dire également inévitable pour l'A.L.E. Ce n'est pas seulement dans le sens défavorable que la recherche des structures sera influencée par le manque de parenté entre les langues à examiner, mais ce manque constitue souvent aussi des avantages nettement définis. D'une manière curieuse les impératifs scientifiques et le besoin pratique mènent ici à la même conclusion. Ce besoin pratique, qui mène à une réduction de quelque ^{trois} mille points à examiner, a pour conséquence, il est vrai, l'impossibilité de suivre de près toutes les divergences phonétiques (M.E. Schüle et M.R. Hotzenköcherle notamment l'ont bien accentué), mais entraîne aussi l'attention spéciale sur des problèmes structuraux. En morphologie, en syntaxe et en lexicologie aussi, le traitement des langues non-parentées aura l'avantage de faciliter les recherches structurales.

Par ailleurs M.A. Lamprecht a démontré qu'aussi pour des questions ayant rapport avec plusieurs langues le rapprochement historique garde son importance. Diphtongaison et monophthongaison, délabialisation, métathèse, palatalisation, durcissement de la finale, et même les traits principaux de la réalisation phonétique (de l et r par exemple) devraient être cartographiées sur un territoire très vaste.

1) N. Trubetzkoy, Zur phonologischen Geographie der Welt, Proceedings of the third congress of phonetic sciences held at the university of Ghent 1938, Ghent 1939 p. 499.

L'explication doit être cherchée alors en premier lieu à l'intérieur des données sur la carte. Dans cet ordre d'idées M. Mario Alinei a montré comment on devrait étudier l'image géographique de la carte, plutôt partant de la théorie des "langages in contact", que de la théorie généalogique de Schleicher.

L'importance des langues indo-européennes en Europe nous autorise pourtant d'examiner sur une échelle interlinguale un nombre de phénomènes indo-européens, y compris leur développement historique. Ainsi M. Utěšený défendait la méthode étymologique dans le domaine de la lexicologie. Il attendait des résultats d'une méthode qui partirait de l'indo-européen.

A côté de l'axe de temps et de l'axe topique, une langue est aussi déterminée par l'axe des groupes sociologiques. Aussi un atlas européen devrait-il posséder une dimension sociolinguistique. Sans vouloir donner ici une définition contrastive des phénomènes comme dialecte, langue régionale et langage commun, on ne peut qu'affirmer qu'il est difficile d'établir les limites entre ces trois notions. "No attempt need to be made at this stage to define dialectology precisely", dit Angus McIntosh.¹⁾ Il est arrivé aux Pays-Bas que quelqu'un - et certainement pas un analphabète - interrogé sur son dialecte, était convaincu de parler le langage commun.²⁾

En plus il y a des régions où selon des spécialistes comme Bloomfield, Escoffier, Kloeke, Heeroma, Pop et Martinet on ne parle plus de dialecte³⁾, tandis qu'il doit être évident que cet usage de langue aussi participe dans l'intercommunication. Voilà pourquoi on ne devra pas se restreindre aux dialectes seuls.

Le titre neutre de "Atlas Linguistique de l'Europe" per mettra d'approfondir à souhait les recherches dans d'éventuelles phases ultérieures. De nombreux objectifs pourront être élaborés dans le cadre très large de l'A.L.E. Ainsi on pourrait essayer, comme M. Robert Rüegg l'a fait dans son Zur Wortgeographie der italienischen Umgangssprache (Köln 1956), ou P. Kretschmer (Wortgeographie der hochdeutschen Umgangssprache, Göttingen, 1916-1918) ou M.J. Eichhoff avec ses nouvelles recherches en vue d'un atlas des variantes régionales du langage commun allemand, de fixer l'extension de ces variantes régionales du langage commun. Il n'est pas encore très clair pourtant dans quelle mesure on pourrait aboutir à une combinaison conséquente des méthodes sociolinguistiques ^{et topo-} et topolinguistiques dans une recherche interlinguale.

Un exemple très clair à ce propos et celui du Yiddisch. Tout bien que cette langue se prête à une recherche topolinguistique (cf. M.U. Weinreich, Multilingual dialectology and the New Yiddish Atlas, dans: Anthropological linguistics, jan. 1962, 6-22; M.T.J. Beranek, West-jiddischer Sprachatlas, 1965; et le Sprach- und Kulturatlas Aschkenasischen Judentums, fondé par M.U. Weinreich et dirigé par M. Marvin I. Herzog) nous sommes d'avis qu'une intégration conséquente du Yiddisch dans ces enquêtes européennes ne peut qu'être refusée en vue d'une économie de travail et de frais.

1) A. McIntosh, An Introduction to a survey of Scottish dialects, 1961, 2.

2) A.A. Weijnen, De oriëntatie van de dialectstudie, 1958, 19.

3) A.A. Weijnen, Nederlandse dialectkunde 2, 1966, 9.

Nous sommes convaincus de l'utilité du "double dialect geography" ou "kontrastive Sprachgeographie" (cf. M. Carroll E. Reed, Double dialect geography et dans: Readings in American Dialectology 1971, 273 sv. et H.P. Althaus, Ansätze und Möglichkeiten einer kontrastiven Sprachgeographie, dans Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik, 36, 174 sv.), mais l'A.L.E. devra s'imposer des restrictions. Les régions plurilingues sont trop nombreuses et trop vastes en Europe et le problème est trop compliqué pour que nous puissions élargir encore la recherche systématique vers ces problèmes.

Il semble être juste ainsi de commencer les recherches sur le niveau des dialectes proprement dits, un domaine où les matériaux menacent disparaître le plus vite, où d'autre part déjà de nombreuses expériences ont été faites et de nombreux trésors sont prêts à être déterrés. Le vocabulaire dialectal, comme M. R. Grosse le formulait dans une lettre, reflète bien la manière de travailler et de vivre, la pensée et le sentiment des grandes masses populaires et productrices, et constitue de la sorte une source importante pour la recherche culturelle et historique. Et quand on a emprunté des outils, des expériences ou des notions venant d'autres régions ou d'autres pays, ou même de couches culturelles supérieures, les masses populaires ont adapté si bien ces emprunts, que, le plus souvent, on peut s'attendre à retrouver chez eux la participation active à ces mouvements culturels.

L'A.L.E. nourrit l'espoir de peindre par les résultats de ses recherches la différenciation du vaste domaine linguistique qui comprend toute l'Europe de même que les rapports mutuels existant entre ses parties distinctes. Plus que jamais les possibilités sont offertes, en principe, d'envisager le fait curieux, mais encore trop peu examiné, que plusieurs phénomènes linguistiques - pas seulement des phénomènes lexicologiques - franchissent les frontières des domaines considérés comme des unités linguistiques, et que des contrastes dialectaux à l'intérieur du microcosme d'une certaine langue viennent à l'intérieur du macrocosme de toute une famille de langues. C'est pourquoi le linguiste - et non pas seulement pour cette raison - cherchera de se joindre à l'histoire culturelle; la géographie linguistique deviendra ainsi une discipline qui étudiera les rapports entre la linguistique et l'histoire culturelle. Avec cet élargissement de son horizon elle se présente comme ressource de premier ordre. C'est ici évidemment que le point cardinal se trouvait pour M. Pessler lorsqu'il écrivit: "Eine Wortgeographie von Europa können wir nur fordern, wenn wir uns klar sind, dass das zu erwartende Gesamtbild Europas ein Spiegel jener tausendfachen, ja millionenhaften Verschlingungen, Bindungen und Lösungen, Übertragungen und Verwechslungen, Ähnlichkeiten und Differenzierungen, welche Kultur und Sprache beherrschen, ist".¹⁾

L'A.L.E. considère comme une de ses tâches spécifiques l'étude du rôle que jouent les facteurs externes qui franchissent les frontières nationales et linguistiques. On examinera de cette façon à quel point les rapports interlinguistiques ont été influencés par les grands mouvements culturels et populaires européens:

1) W. Pessler, l.c., p. 73-74.

les langues et cultures pré-indo-européennes, l'indo-européen le plus ancien, les rapports mutuels des anciennes tribus, les grandes migrations, la culture grecque et romaine, les rapports des langues romanes et germaniques, des langues slaves et germaniques, les pérégrinations des Vikings, le commerce par terre et par mer, les grandes unités d'états du dernier millénaire, les influences des mouvements culturels, sociaux et religieux, les grandes révolutions comme celle de la France et de la Russie p.e., les chemins par lesquels les produits modernes comme l'opium, le tabac, la bicyclette etc. se sont répandus.

L'A.L.E. se propose expressément de continuer des projets déjà commencés et surtout ceux qui ont montré le besoin d'une extension considérable du terrain de recherche.

Les rédacteurs considèrent encore comme un des aspects principaux de l'atlas que l'expérience acquise au cours d'une recherche qui s'étend sur un territoire si vaste qui toute l'Europe, pourra être appliquée à d'autres domaines linguistiques et notamment aux pays en voie de développement, et en fin de compte à la rédaction d'un atlas linguistique mondial.

Un atlas linguistique européen se prête parfaitement à l'expérience des derniers moyens techniques comme l'ordinateur électronique et le "plotter" au cours des recherches qui comprennent plusieurs langues.

M.J. Goossens a posé récemment le problème de la délimitation des aires dialectales.¹⁾ Il est d'avis que cette délimitation d'aires problématiques peut être commandée par ou bien l'extension des dialectes, ou des phénomènes linguistiques, ou encore par l'existence de phénomènes géographiques opposés. L'A.L.E. ne peut pas partir du premier, ni du troisième point de vue. On pourrait soutenir qu'on devrait y retrouver le reflet des phénomènes culturels européens et en quelque sorte on rejoint alors le deuxième point de vue. Il est pourtant évident de ce qui précède, que l'Atlas se propose de donner plus qu'un reflet de la civilisation européenne.

Tout aussi bien que des études géographiques linguistiques peuvent être limitées et le sont en effet par des frontières politiques (cf. p.e. A.A. Weijnen, Onderzoek naar de dialektgrenzen in Noord-Brabant, 1937 et dans J.Goossens, Semantische vraagstukken uit de taal van het landbouwbewerf in Belgisch-Limburg, I-II, 1963) il est légitime de prendre un point de départ géographique, comme p.e. l'A.L.Alp. et l'A.L.M. C'est ainsi donc que l'A.L.E. se présente, ayant, il va de soi, fort bien conscience de l'influence de l'histoire et de la préhistoire européennes. L'atlas se sent appuyé dans cette conviction par l'affirmation de M.H. Schmid: "Neben aller Vielgestaltigkeit fehlen also nicht die verbindenden Züge, die Europa auch in sprachlicher Hinsicht als ein zusammenhängendes Ganzes erscheinen lassen".²⁾

1) J. Goossens, Die Begrenzung dialektologischer Problemgebiete, dans Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik XXXVIII, 129 sv.

2) H. Schmid, Über Randgebiete und Sprachgrenze I, Der Vokatif in den europäischen Sprachen, Vox Romania 15, II p. 29.

4. Contenu des questionnaires.

Un atlas linguistique dans toute la force du terme devra étendre son champ de recherche sur tous les niveaux de la langue. L'Atlas Linguistique de l'Europe devra pour cela s'occuper des domaines de la syntaxe; de la morphologie, aussi bien la flexion que la formation des mots; de la lexicologie (onomasiologique, sémantique et structurelle); de la phonologie et de la phonétique.

La Rédaction est d'avis qu'il faut commencer les recherches dans le domaine de la lexicologie; elle se joint ainsi à la conclusion de M. Heeroma en 1956: "L'étude de la géographie lexicale deviendra plus aisément une science européenne que celle de la géographie phonétique".¹⁾

M. Günter Bergman nous a proposé naguère, en 1971, qu'il ne faudrait pas chercher une "explication externe" d'une carte avant d'avoir examiné les possibilités d'une "explication interne". En principe cette proposition, qui conteste l'entrée en matière sur le niveau de la lexicologie, est très valable, mais l'expérience pratique dans la géographie linguistique a montré qu'une telle "explication interne" est souvent très difficile à effectuer. Voilà pourquoi justement il est préférable d'aborder les recherches avant tout sur le niveau des structures lexicologiques. Ainsi on pourra en outre profiter des atlas déjà parus et des enquêtes déjà terminées puisque l'organisation de nouvelles enquêtes semble être problématique dans certains pays. Sur les instances notamment des linguistes russes, français et suisses nous nous sommes efforcés dans la mesure du possible de n'introduire dans le premier questionnaire onomasiologique que des questions qui ont été déjà enquêtées dans beaucoup de pays.

À la base du premier questionnaire se trouvent les environ 800 questions lexicologiques et morphologiques (formation des mots) du questionnaire de l'OLA (Woprosnik Občeslawjanskogo Linguističeskogo Atlasa). Nous avons comparé ces questions avec les questions correspondantes de l'Atlas Linguistique de la France, des questionnaires de Wenker pour le Deutscher Sprachatlas et de Mitzka pour le Deutscher Wortatlas et de ceux du Survey of English Dialects. En vue de couvrir systématiquement toute la réalité, nous avons ordonné les questions selon le système idéologique de Rudolf Hallig et Walther von Wartburg²⁾, système que nous avons adapté.

Le choix définitif à faire pour arriver aux 500 questions du premier questionnaire a dépendu aussi du fait que certains mots ont été déjà étudiés sous une lumière interlinguale. Les auteurs de ces études, qui nous ont suggéré ces questions, attendent une interprétation plus approfondie quand ils possèdent des matériaux recueillis dans toute l'Europe.

1) K. Heeroma, Vers un atlas linguistique européen in Orbis V (1956) p.339 sv.

2) R. Hallig-W. von Wartburg, Begriffssystem als Grundlage für die Lexicographie, Berlin 1963.

Les compositeurs de questionnaire ont fait prévaloir, enfin, leurs recherches concernant des questions qui peuvent entraîner des points de vue intéressants.

Toutes ces considérations sont entrées en ligne de compte lors de la composition du questionnaire pourvu que le mot en question se trouve dans le questionnaire de l'OLA.

Nous nous sommes tenus aussi à la tradition de M. Cohen, Questionnaire A¹⁾ et des auteurs de l'OLA en demandant en premier lieu les dénominations des concepts connus dans tout le territoire à enquêter comme: soleil, pissenlit, chien, chauve-souris, cacher, jeter, roue, deux etc.

Il nous paraît cependant nécessaire de abandonner le lexique strictement commun dans des divers chapitres du deuxième questionnaire dans lequel nous traiterons des notions venues de divers mondes, comme l'agriculture en l'industrie, le monde maritime aussi bien que celui des montagnards, etc. Mais à l'intérieur de ces domaines on exigera encore que toutes les choses demandées se présentent, dépendant de leur conditionnement géomorphe, dans un territoire européen le plus étendu possible.

Un problème à part est celui des différences en "codifiabilité" entre les langues. Certains dialectes différencient les dénominations de all. Mensch und all. Mann, d'autres ne le font pas. Certains différencient neveu et cousin, d'autres ont un terme unique; certains ne possèdent pas un terme général pour l'écorce de l'arbre, ou un terme propre pour le fils aîné, etc. Fr. queue a d'un côté une signification plus limitée que néerl. staart (queue par opposition à couette), d'autre côté une signification plus large (tige d'une fleur, manche de la poêle à frire, etc.). Haut-all. Fleisch correspond au fr. chair et viande. Et, mais nous voilà déjà sur le niveau de la syntaxe, russe kniga correspond au all. das Buch, ein Buch et Buch.

L'ALE, se basant pour le premier questionnaire principalement sur des enquêtes déjà exécutées dans certaines régions, ne peut guère rendre justice à ces problèmes structuraux dans la première étape de ses recherches. Il est impossible d'examiner d'une façon adéquate dès la première enquête les distinctions structurelles de signification. Nous ne savons que trop bien que la construction du contenu sémantique, surtout des termes les plus fréquents, est souvent très différente dans un dialecte ou dans l'autre, de sorte qu'il est impossible d'exécuter une carte onomasiologique partant des ensembles de signification. Ce sont seulement des fragments de significations qu'on peut comparer, ou mieux: certaines valeurs d'usage d'un terme; la comparaison des données recueillies se constituera sur ce plan.

Si on ne peut comparer fr. pomme avec all. Birne, on ne peut comparer non plus russ. kora et all. Rinde, puisque all. Rinde signifie aussi russ. lejka; mais sous la question: "écorce de pin" on pourra mettre ensemble, sur une carte, russ. kora et all. Rinde.

1) "Le questionnaire A comprend ce qu'on est à peu près assuré de trouver dans toutes les régions", écrit M. Cohen, Questionnaire Linguistique (1931) p. III.

Ainsi on ne peut considérer comme identiques russ. kniga et fr. un livre parce que russ. kniga signifie aussi le livre et livre, mais on a le droit de dessiner les données de kniga et un livre sur une carte, si on demande la dénomination de "un livre". Il faudra donc se rendre compte que la valeur d'usage d'une certaine forme dans telle enquête peut être plus limitée que celle dans telle autre. Ainsi les valeurs d'usage du russ. ikra et fr. mollet se s'accordent pas tout à fait, russ. ikra ayant deux éléments de signification: en rapport avec la jambe et avec le poisson, tandis que fr. mollet ne possède que le premier élément. D'ailleurs l'OLA (question 1573) a demandé: ikra mysjsa nogi nizje goleni de façon que les questions française et russe portent sur la même aire sémantique. De la même façon fr. neveu (ALF 907) se laisse très bien comparer avec russ. plemjannik (syn brata) (OLA 1878) où le polonais possède bratanek; tout aussi bien qu'avec russ. plemjannik (syn sestry) (OLA 1880) où le polonais possède siostrzenica bien que aussi bien le terme français que le terme russe possèdent une signification plus large que le polonais. Aussi néerl. neef, ayant une signification encore plus large, peut être comparé avec ces termes. Si on demande la dénomination du "fils du frère" ou "fils de la soeur" on obtiendra des réponses adéquates aussi bien pour le français, le russe que le polonais. On ne peut donc se contenter dans un questionnaire interlingual rédigé en français et en russe de questions comme neveu, plemjannik, car l'informateur polonais ne saura se décider entre bratanek et siostrzenica; on devra formuler la question ou bien: "fils du frère, syn brata" ou bien "fils de la soeur, syn sestry", ou encore les deux formules si on veut obtenir les deux mots polonais.

On devra donc faire attention que la mise en formule des questions soit telle que l'informateur n'est pas obligé à distinguer lui même, entre plusieurs possibilités, la dénomination cherchée, et que, en dernière analyse, cette mise en formule pourra être identique pour toutes les localités du réseau. Le fait que les hétéronymes posséderont aussi d'autres valeurs d'usage dans beaucoup de dialectes ne constitue pas un inconvénient dans le cadre du premier questionnaire.

Le texte de base du questionnaire devra être absolument univoque en vue des nombreuses traductions qu'on devra en faire. Des questions comme "neveu", "bras" ou "écorce", sans explication plus précise, sont intraduisibles. Voilà pourquoi nous donnerons toutes les questions du premier questionnaire comme des formules, à côté desquelles nous noterons, à titre d'éclaircissement, le terme lui-même dans quatre langues: français, russe, anglais et allemand.

Certaines questions seront posées à l'aide d'un dessin. Nous ne croyons pas que ce livre de dessins porte le risque que l'informateur, s'apercevant que l'image présentée diffère en détails de l'objet qu'il connaît, répondra que cette notion lui est inconnue et qu'il ne sait la dénommer. L'esprit humain cherche la similitude dans la disparité et dénommera une pomme une pomme et non une poire, un chien un chien et non une vache, malgré les différences de genre et de race entre les pommes et entre les chiens. Et pour ce qui concerne les instruments, la remarque de M. Utěšený se trouvera être souvent valable: "Im Grunde soll hier freilich nur ihre Funktionsidentität berücksichtigt werden und nur zum Teil ihre wichtigsten Konstruktions- und Materialdistribution"1).

1) Slavomir Utěšený, Zur semasiologischen Erforschung der territorialen Differenzierung der Lexik, Travaux Linguistiques de Prague 3 (1968), p. 79-88, notamment p. 84.

D'ailleurs on peut s'attendre à ce que, dans les dialectes qui établissent certaines différences qui manquent dans d'autres, et qui ainsi possèdent de termes spéciaux pour les différents genres d'écorces, de berceaux, de râ-teaux, etc., on obtiendra seulement la dénomination de la chose qu'on identifie avec l'image présentée sans que l'informateur ne soit gêné, en cherchant la dénomination exacte, par des variations irrélevantes du dessin. Dans les cas extrêmes on demandera à l'informateur d'indiquer sur le dessin même où se trouvent les différences principales.

C'est dans le deuxième questionnaire seulement qu'il sera question, explicitement, de la lexicologie structurale. On devra alors choisir avec le plus grand soin certains champs sémantiques dans le sens de Manfred Bierwisch¹⁾, celui des rapports de parenté par exemple, ou des saisons, de la terminologie de la localisation, des parties du corps, des outils à manche, des couleurs, etc. On devra examiner ce champ dans sa totalité.

Nous nous rendons bien compte d'avoir à faire ici avec une vraie mer à boire. M.P. Gardette nous a écrit un jour: "Il me semble en effet que les champs conceptuels varient de région à région". Et M.S. Utěšený a noté pour ce qui concerne l'atlas pan-slave: "Es wird jedoch kaum möglich sein eine derart anspruchsvolle Erforschung (sc. de tout le système lexical) für umfangreichere zwischenterritoriale Atlanten (zu denen auch der slavischen gehört) eingehender durchzuführen, als in kleineren Massstäben der regionalen Atlanten, die eine recht intensive und konzentrierte Sicht ermöglichen, abgesehen von einer detaillierten Erforschung der geographischen Situation".²⁾

Nous nous occuperons alors aussi des notions qui n'ont eu que très peu ou pas du tout, l'attention dans les grandes enquêtes précédentes mais qui ont pourtant une vaste extension: comme les noms de poissons qui manquent dans l'ALF ou la bourse-à-pasteur; ou des notions qui offrent des aspects intéressants du point de vue de l'histoire de la civilisation, comme la roue, le cerf-volant etc.

Un problème à part est constitué par les mots dont on croit qu'ils se présentent dans à peu près toutes les langues européennes ou du moins dans les langues indo-européennes et qui ont la même racine comme: vent, cent, trois, genou, sept, six, joug, essieu. Il vaudrait la peine d'examiner si cette supposition se confirme puisque l'omniprésence (ou non) linguistique, elle aussi, a un intérêt particulier. Et en plus, ces mots fournissent des matériaux extrêmement valables pour la comparaison morphologique. La Rédaction de l'OLA a pris, mutatis mutandis, la même position à ce propos.

Marcel Cohen, lui aussi, s'intéressait à l'absence de termes pour certaines notions: "Quelques noms et adjectifs sont destinés à sonder le degré de développement intellectuel des sujets observés; en cette matière comme en d'autres l'absence de réponse est aussi un renseignement utile"³⁾.

Il est ainsi intéressant d'examiner quels mots introduits dans son questionnaire, manquent dans les autres grandes enquêtes dialectologiques. Il semble attrayant de poursuivre avec lui la recherche de ces mots.

1) cf. John Lyons (ed.), New Horizons in Linguistics, 1971, p. 166-184.

2) Slavomir Utěšený, l.c.

3) Marcel Cohen, Questionnaire Linguistique, 1931, p. VI.

Cinq considérations semblent être importantes en faveur d'une restriction du nombre d'enquêtes:

- 1° de plusieurs côtés on a insisté de ne poser que des questions qui donneront des résultats avec un réseau peu dense. Pour toutes sortes de questions détaillées relevant de la phonétique historique ces résultats sont douteux; et si on veut examiner chaque champ conceptuel et chaque terminologie de métier, l'atlas deviendrait une entreprise éternelle, de sorte que des restrictions sont nécessaires.
- 2° une restriction bien circonscrite offre aux pays participants la possibilité de bien se rendre compte des implications de leur participation.
- 3° des enquêtes répétées à plusieurs reprises entraînent aussi de grands inconvénients financiers surtout dans les pays qui exécuteront les enquêtes suivant la méthode directe.
- 4° L'interprétation des matériaux recueillis ne pourra pas être différée trop longtemps.
- 5° Une demande de subvention pour un projet bien circonscrit et limité a les meilleurs chances à être honorée.

Il aurait valu mieux, il est vrai, poser toutes les questions pendant une seule enquête. Il semble être souhaitable toutefois d'exécuter la première enquête à part, maintenant que la composition du premier questionnaire est à peu près terminée, et que l'on n'a pas besoin d'enquêter de nouveau sur cette partie dans un grand nombre de pays. Il en résulte qu'on parviendra plus vite à la publication des premières cartes. Nous nous proposons de nous tenir à deux enquêtes, ce qui offre le schéma suivant de perspectives:

- 1973 Décision sur le texte définitif du premier questionnaire;
- 1974 Publication de l'Introduction Provisoire à l'Atlas Linguistique de l'Europe, et éventuellement du premier questionnaire (avec subvention de l'Unesco);
- 1975 Décision sur le texte définitif du deuxième questionnaire;
- 1976 Publication des textes des deux questionnaires (ou seulement du deuxième) (avec subvention de l'Unesco);
- 1978 Publication des premières cartes (avec subvention de l'Unesco).

Dès lors la Rédaction ne s'occupera que de l'interprétation des matériaux. Si, plus tard, le souhait se fait entendre de nouvelles enquêtes, ou que la linguistique générale formule certains souhaits concrets en vue d'obtenir encore d'autres matériaux, on aura à sa disposition de toute façon le modèle d'organisation.

Si un Comité National possède déjà des matériaux, rassemblés dans les points de notre réseau lors d'enquêtes antérieures, pour certaines questions des deux questionnaires, il n'est pas nécessaire d'enquêter de nouveau sur ces questions. Les inconvénients de ce procédé sont une certaine inégalité dans les datations des matériaux et encore fort probablement l'inégalité dans l'écriture phonétique. Nous risquons ces inconvénients déjà lors de la première enquête, et nous croyons pourtant que les avantages l'emportent. On nous a suggéré déjà (MM. Gardette et Schüle notamment) que l'enquête répétée ne peut donner que de matériaux inférieurs par rapport à la première enquête et que les informateurs seront peu disponibles à répondre aux questions auxquelles ils ont déjà répondu. Ce procédé baissera, enfin, les frais de recherche pour les pays participants.

En vue de la préparation du deuxième questionnaire, quelques commissions provisoires ont été constituées dont chacune est responsable pour un certain niveau de langue:

1. commission lexicologique onomasiologique (les questions non-considérées dans le premier questionnaire)
2. commission lexicologique sémantique et structurelle
3. commission morphologie - flexion
4. commission morphologie - formation de mots
5. commission syntaxe
6. commission phonétique descriptive et historique, et phonologie.

Le secrétariat se charge de recueillir des questions dont on a déjà rassemblé beaucoup de matériaux ou dont on propose une enquête sur l'Europe entier, en vue des études en cours.

5. Utilisation de l'ordinateur électronique et du plotter.

L'utilisation de l'ordinateur électronique pour l'exécution de cartes linguistiques n'est pas nouvelle. Depuis quelque temps on essaie de mécaniser ce travail de longue haleine nécessaire pour l'exécution de cartes à la main.¹⁾ L'utilisation du plotter, un porte-crayon automatique relié à l'ordinateur, permet d'obtenir la qualité des cartes traditionnelles²⁾.

Il est également possible d'employer plusieurs couleurs. M. Putschke a calculé, dans l'article cité, qu'on pourra s'attendre à une économie de 50 jusqu'à 80 pour cent par rapport à la cartographie traditionnelle. Le procédé d'une telle cartographie automatique d'une carte de symboles est celui de la combinaison: toutes les données géographiques de la carte de base (coordonnées des localités, lignes géographiques, etc.³⁾) de même qu'une série de sous-routines destinées à exécuter les symboles sur la carte se trouvent dans la mémoire de l'ordinateur. Le nombre de symboles est en principe illimité.

L'étape finale de l'interprétation des matériaux consiste dans l'attribution d'un symbole à une certaine forme recueillie dans une certaine localité du réseau. L'ordinateur combine le symbole et la localité et le plotter dessine le symbole sur les coordonnées de la localité.

Bien que l'identification définitive de la forme et du symbole ne puisse pas se faire de manière mécanique, l'ordinateur pourra se charger pourtant d'un certain nombre de tris préparatoires des matériaux rassemblés. Putschke a choisi des symboles suivant des listes de fréquence dressées par l'ordinateur. Il a pour cela transcrit les formes d'une manière lisible pour l'ordinateur. On pourrait choisir d'autres triages selon le genre de carte à établir (phonétique, morphologique etc.). Ainsi l'ordinateur pourrait faciliter l'interprétation.

Le "Forschungsinstitut für deutsche Sprache" de Marbourg entreprend actuellement une étude de grande envergure sur tous les aspects de l'utilisation de ces deux moyens techniques pour la géographie linguistique. L'A.L.E. espère pouvoir bénéficier des résultats de ces recherches.

1) cf. Wolfgang Putschke, Ueber ein Computerprogramm zur Herstellung von Sprachkarten in: Germanische Linguistik, 1 (1969) p. 45-114.

2) cf. Gerald M. Rubin, Computer-produced mapping of dialectal variation in: Computers and the Humanities, IV (1969-70), p. 241-246.

3) cf. chapitre 6.

6. La carte de base.

Une fois le principe accepté que nous ferons appel à l'ordinateur électronique et du plotter pour l'exécution des cartes, nous devons nous conformer, pour ce qui est de l'aspect technique de la carte de base, aux possibilités offertes par ce moyen technique, qui exécutera aussi la carte de base même, pour "l'emmagasiner" dans la mémoire de l'ordinateur.

Ainsi les mesures de la carte dépendront des mesures du plotter. Si nous supposons provisoirement que le secrétariat de la Rédaction se charge de l'exécution, on travaillera avec un Calcomp flatbord plotter avec une surface d'environ 86,5 cm de l'axe x sur 73 cm de l'axe y. En vue de l'utilité générale il nous paraît important de nous conformer autant que possible à la géographie topographique pour décider sur ce que la carte de base devra contenir.

On dessinera sur la carte tous les parallèles et tous les méridiens. Ce réseau de coordonnées servira à la localisation des points à enquêter. Chaque case produite par les croisements de parallèles et de méridiens, peut être dénommée par la combinaison d'une chiffre (axe x) et d'une lettre (axe y). L'ordinateur définira lui-même ces lignes selon la projection conique.

Pour faciliter l'orientation il nous paraît souhaitable d'indiquer les frontières politiques actuelles qui, par digitalisation, peuvent être exécutées sur la carte. Pendant la réunion de la Rédaction de Prague on a, de nouveau, souligné l'importance de ces frontières sur la carte. Les frontières des républiques soviétiques et des parties du Royaume Uni peuvent être pointillées. On indiquera aussi les capitales des pays et les grandes villes (ayant plus de 500.000 habitants), et quelques grandes rivières.

Pour obtenir une lisibilité maximale qui exigera des symboles avec un diamètre d'environ 6 mm, il est souhaitable de maintenir le format du plotter pour la carte, ce qui implique une échelle d'environ 1 : 5.000.000. Une telle carte de base pourra être multipliée en gris et servira aussi bien à l'exécution des symboles par le plotter qu'à la publication définitive des cartes linguistiques.

Un problème qui se pose est celui de savoir si, sur la carte de base, il faut indiquer à quelle aire linguistique appartient chacun des points de l'enquête pour que le lecteur sache si un certain mot enquêté est un emprunt ou non. Ainsi, sur ALF 964 (pain) la forme brut se trouve sur les points 284 et 285; si on reprend cette forme sur une carte européenne, le lecteur voudrait bien savoir s'il s'agit ici ou bien d'un dialecte germanique ou bien d'un élément germanique dans un dialecte roman (i.e. français).

Nous ne croyons pas qu'il soit utile de marquer sur la carte de base l'extension des langues de culture. Leurs frontières s'accordent en majeure partie avec les frontières politiques. Dans beaucoup de pays les rapports entre les langues de culture sont différents. On ne peut ainsi comparer la France, avec la suprématie à peu près complète du français, et les Pays-Bas où le frison a gardé certains droits et la Suisse avec ses quatre langues de culture officielles. Si on renonce au souhait d'indiquer sur la carte l'extension des langues de culture, il faudrait au contraire indiquer grosso modo l'extension des dialectes. Mais voilà un nouveau problème: quels dialectes faut-il indiquer et comment trouver leurs frontières? Il n'y a aucun argument linguistique pour appeler le dialecte d'Aix-la-Chapelle (dans la R.F.A.) un dialecte allemand et celui de Kerkrade (dans les Pays-Bas) un dialecte néerlandais, bien qu'il y ait une frontière politique entre ces deux villes.

En réalité les dialectes d'Aix-la-Chapelle et de Kerkrade sont fortement apparentées quant à leurs structures linguistiques, et il est pratiquement impossible à dessiner les frontières des diasystèmes de ces deux dialectes¹⁾. Les mêmes problèmes de délimitation se présentent un peu partout: comment fixer les frontières entre le provençal et l'italien, le suédois et le norvégien, dans le monde slave, etc.?

D'ailleurs, on se demandera chaque fois si le terme de "langue" est applicable au diasystème en cause. Des critères linguistiques n'existent pas. Le seul critère est, pour citer Meillet, celui de la "volonté linguistique". C'est au nom de ce même principe de la volonté linguistique que Kloeke appelle le "stadsfries" (patois de quelques villes frisonnes) non pas "frison", mais "hollandais dans une bouche frisonne". Notre atlas ne pourra avoir l'intention de décider dans quelle mesure le cachoube, le catalan, le provençal ou le macédonien sont des "langues". Ce ne sont plus de problèmes linguistiques, mais sociopsychologiques.

Des problèmes à part sont ceux des îles linguistiques et du plurilinguisme par lequel nous entendons le fait qu'à l'intérieur d'une communauté linguistique on parle parfois plus d'une seule langue. Envers ces phénomènes nous devons suivre la même ligne de conduite qu'envers les langues de culture et les dialectes. ^{faute de données, problèmes} Faute de données, la Rédaction ne se croit pas à même de fournir une image cartographique de ces situations linguistiques.

Aussi renonçons-nous à indiquer sur la carte de base les frontières des langues de culture ou des dialectes, en suivant la méthode des rédacteurs de l'Atlante Linguistico Mediterraneo. Pour répondre au souhait exprimé plus haut d'indiquer pour chaque localité à enquêter, à quelle aire linguistique elle appartient et de savoir de quelle manière doivent être interprétées les données géographiquement fixées, la Rédaction indiquera, sur la carte portant les localités du réseau, pour chaque localité, quelle langue parle l'informateur selon sa propre conscience linguistique.

Tout comme on part de la situation actuelle pour indiquer les frontières politiques, il faudra de même indiquer sur les cartes la situation linguistique actuelle. Certains peuples comme les Sorabes, les Bulgares ou les Allemands sont allés souvent s'établir ailleurs en groupes compacts. On devra évidemment s'en tenir aux domiciles actuels en dessinant les cartes de l'atlas.

Pour les peuples nomades le seul critère doit être l'endroit même de l'enquête. La Rédaction est cependant d'avis que, en principe, on ne devra pas étendre une recherche topolinguistique aux peuples nomades comme les tsiganes. Pour ces systèmes de langue, d'autres méthodes de recherches semblent être plus appropriées.

1) cf. J. Goossens, Wat zijn Nederlandse Dialekten? 1968.

7. Réseau de localités.

Pour la composition du réseau la Rédaction s'est laissée guider par les considérations suivantes:

- les dimensions de la carte, dépendant de celles du plotter, sont environ 86 sur 73 cm;
- il est très malaisé de diviser la carte sur plusieurs feuilles; pour la comparaison européenne la vue d'ensemble doit être garantie;
- le diamètre des symboles ne peut guère être moins de 6 mm; sur la carte à échelle de 1:5.000.000, un tel symbole couvre un territoire de 600 km². Afin d'assurer une bonne lisibilité de la carte, la densité maximale consiste en un symbole sur 2000 km²; le nombre maximal de localités à enquêter devra donc se confirmer à ce même critère.

Si on ne prend en considération que les km² d'un pays et que, en plus, on se conforme au réseau de l'OLA dans les pays slaves, on pourra prévoir la répartition suivante:

	superficie en km ²	réseau de localités: 1 loc. par 2000 km ²
Islande	103.000	51 ¹⁾
Norvège	324.000	162
Suède	449.000	225
Finlande	330.000	165
Irlande (Rép.)	69.000	35
Gr.-Bretagne (+Irlande N.)	252.000	126
Belgique	30.000	15
Pays-Bas	40.000	20
Luxembourg	2.500	1
RFA	246.000	123
Danemark	43.000	22
RDA	107.000	54
Estonie	47.000	24
Lettonie	66.000	33
Lituanie	65.000	33
France	552.000	276
Suisse	41.000	22
Autriche	84.000	42
Hongrie	93.000	46
Roumanie	237.000	119
Portugal	91.000	46
Espagne	505.000	253
Italie	301.000	151
Malte	300	1
Albanie	29.000	15
Grèce	132.000	66
Turquie europ.	24.000	12
URSS (non-slave)	+ 700.000	350
URSS (slave)	+ 1.000.000	320)
Pologne	- 311.000	88)
Bielorussie	208.000	73)
Tchécoslovaquie	129.000	63) réseau de l'OLA
Ukraine	601.000	121)
Yougoslavie	256.000	105)
Bulgarie	110.000	31)
		au total: 3231 localités.

1) Sur la proposition de M. Hreinn Benediktson, le réseau dans l'Islande comprendra 10 localités.

Il reste possible toutefois d'élérer ce nombre de 30% dans les régions d'une population très dense, tout comme on pourra limiter considérablement le nombre dans les régions d'une densité démographique très réduite. Dès qu'on aborde la question du réseau de l'atlas, le problème se pose de savoir si on devra maintenir le même réseau pour toutes les questions. Il paraît évident de choisir des localités différentes pour les questions ayant rapport à la navigation ou la pêche et celles se rapportant à l'industrie, ou à l'agriculture (à l'intérieur de laquelle on devrait distinguer l'élevage), etc.

Si nous commençons les enquêtes par un questionnaire qui se limite aux dénominations de choses généralement connues telles le soleil, deux, le nez, le père, etc. nous pourrions poser sans aucun inconvénient toutes les questions dans toutes les localités. Lors de la réunion de Prague (mars 1972), la Rédaction a décidé de choisir un réseau fixe pour la première enquête; pour la deuxième enquête la question est laissée provisoirement ouverte.

D'autres problèmes, plus compliqués encore, se présentent sur le plan du choix même des localités. On aura soin de faire entrer ainsi dans le réseau aussi bien les villes que les villages.

Un critère aussi important est celui de la présence de bons témoins. La Rédaction a commencé par prier les membres du Conseil de la Rédaction de faire attention, en choisissant les points du réseau de leurs pays, à la représentativité de ces points. De plusieurs côtés on nous a demandé comment il faut interpréter cette représentativité. Mlle J. Daan nous a écrit de ne pas savoir que faire avec ce terme: "Dire que certaines informations, écrit-elle, sont représentatives pour une certaine extension, dépend du phénomène même que l'on veut mettre en carte". M.P. Schumacher a souligné que, vu l'énorme diversité lexicale et phonétique, aucun dialecte n'est pareil à un autre et que, par conséquent, aucun dialecte local ne peut être représentatif pour un autre.

Les auteurs de l'ALM ont opéré aussi avec la notion de représentativité: "Circostanze particolare e opportunità evidente hanno consigliato di aumentare il numero dei punti di inchiesta dell'ALM, approfittando ora dello zelo e dell'interesse dei raccoglitori, ora della possibilità di ovviare a troppe chiare omissioni, nella rete delle inchieste, di punti rilevanti per l'importanza passata e attuale delle loro attività marinare o per la loro singolare situazione linguistica"1). Le critère de l'activité marinare" tombe dans un questionnaire général, mais le principe vaut nécessairement pour un questionnaire spécial qui traite, chapitre par chapitre, les différents domaines de la réalité tels l'agriculture, la pêche, la viticulture etc. Et ce principe entraînera alors des réseaux différents pour les divers chapitres d'un questionnaire lexicologique spécial.

Un dernier problème enfin est celui de la carte ouverte ou fermée. On a commencé par projeter la carte de base comme une carte ouverte sur laquelle on ne trouve pas un réseau de localités, mais des cases, formées par un quadrillage très fin. L'unité géographique la plus petite sur la carte n'est pas la localité, mais une telle case, qui pourvue d'un code, reçoit des données recueillies dans toutes les localités de ce petit territoire.

1) Saggio dell'Atlante Linguistico Mediterraneo, 1971, p. 19.

Le nombre de localités est illimité. Le désavantage principal d'une telle carte est l'impossibilité de la relire; c'est à dire de retrouver sur la carte l'origine exacte des données.

En considérant d'autre part l'agrandissement de l'échelle dans cette recherche, il faut pourtant prévoir que, dans certains cas, il sera impossible de rassembler pour toutes les phases de l'enquête des matériaux dans une même localité. Pour obvier à cette difficulté on a proposé de considérer un certain point d'enquête comme le représentant d'une certaine région de façon que les matériaux recueillis à une distance de p.e. 30 km du point d'enquête peuvent être dessinés sur la carte au point même. On s'accorderait ainsi au souhait de Mlle Daan qui a suggéré de choisir des points fixes sur la carte, qui n'indiquent pourtant pas une seule certaine localité mais qui fonctionnent comme une espèce de "plus grand commun diviseur" de la langue parlée dans cette région en cause. Ici encore la possibilité de vérifier les données est réduite, et cela nous forcerait à indiquer pour chaque carte à part à quelle localité correspond le point de la carte, et avec quel informateur ces données ont été recueillies ou de quelle source elles ont été tirées. Si non l'interprétation exacte des données serait en cause.

Une autre possibilité encore est de laisser la carte vraiment ouverte; la localisation des matériaux se restreint alors à une "case". C'était le projet initial de l'ICA¹⁾. M.E. Schüle, lui aussi, a préféré ce système, tout comme M. Heeroma en écrivant: "Ce système de petites cases est à mon avis essentiel pour la géographie linguistique européenne"²⁾.

L'inconvénient du fait que la carte n'est plus relisible peut seulement être éliminé, et alors de manière définitive, par une justification complète à donner dans le commentaire technique. Mais le grand avantage indiscutable de cette méthode consiste en le fait que des matériaux tirés des atlas, dictionnaires ou autres études dialectologiques et non rassemblés lors de nos enquêtes, peuvent être introduits sur la carte.

Si on se prononce en faveur de cette méthode, on priera les Comités Nationaux de choisir, autant que possible, une localité dans chaque case ainsi constituée, ou du moins un nombre très réduit de localités.

Pour la réalisation du réseau fixe il est nécessaire d'indiquer exactement les coordonnées des localités afin que l'ordinateur électronique puisse marquer le point sur la carte.

On pourrait, finalement, se décider de faire emploi des deux types de cartes et d'indiquer dans les légendes de chaque carte s'il s'agit d'une carte ouverte ou bien d'une carte fermée.

1) Cf. A. Weijnen, A. Hagen, Introduction à l'"Interlinguale Comparatieve Atlas", in: Orbis XVI (1967), p. 23-34.

2) K. Heeroma, l.c. p. 344.

8. L'enquête.

Il nous semble superflu de reprendre ici les avantages et les désavantages des méthodes directe et indirecte. La plupart d'entre nous sont des adhérents de la méthode directe d'enquête et c'est à cette méthode que la Rédaction donne sa préférence, sans pour autant vouloir exclure la méthode d'enquête par correspondance là où l'enquête orale se trouve être irréalisable. La Rédaction se réfère une fois de plus à M.K. Heeroma qui a écrit: "Si on veut réaliser l'atlas européen dans un avenir assez proche, on devra baser son activité tout d'abord sur les résultats des enquêtes écrites, que des collaborateurs qualifiés ne pourront contrôler oralement qu'en partie"1).

Étant donné que:

- la première enquête se limite aux questions onomasiologiques;
- la méthode d'enquête est indirecte dans un grand nombre de pays;
- les Comités Nationaux assument une tâche importante dans la réalisation;
- l'ordinateur électronique est utilisé dans la phase de la cartographie;
- les moyens financiers et le temps attribué exigent un programme d'exécution stricte,

l'organisation de l'enquête peut être proposée de la façon suivante:

- à côté des questionnaires traduits dans les langues nationales et des livres de dessins, on se servira de uniformes formulaires de réponses pour tous les pays;
- ces formulaires de réponses sont aménagés de sorte que, en coupant, on obtient des fiches;
- toutes les notations, à partir de la forme rapportée par le témoin jusqu'à l'information destinée à l'ordinateur électronique, doivent être faites sur la même fiche.

Une telle fiche non remplie pourrait se présenter ainsi:

ENQUÊTE	QUESTION	PAYS	POINT	CARTE	SYMBOLE
○					

1) K. Heeroma, Vers un atlas linguistique européen, Orbis, V, (1956) p. 346.

Si, dans la première enquête (questionnaire onomasiologique), l'informateur d'une localité x (code 15.173, c'est à dire localité 173 du pays 15) répond à la question 5 ("Quel est le nom dans votre dialecte de la chèvre (*capra domestica*)?): die Ziech, ce que le Comité National a interprété comme le type Ziege (fém.) et que la Rédaction ait décidé de prendre la carte de la "*capra domestica*" comme carte 2 (002) et ait choisi pour le type Ziege (fém.) le symbole d'un triangle ouvert (= routine du plotter 003), alors la fiche remplie se présente ainsi:

	1	0	0	5	1	5	1	7	3	0	0	2	0	0	3
⑤	die ziech														
	Ziege (fém)														

A partir de l'enquête jusqu'à la carte on peut distinguer les étapes suivantes:

- Etape I La Rédaction envoie aux Comités Nationaux:
1. le questionnaire en quatre langues (un exemplaire pour chaque membre du comité) afin de le faire traduire dans la langue nationale, et le livre de dessins;
 2. les formulaires de réponses (un exemplaire pour chaque témoin) afin de les envoyer, avec les questionnaires, aux informateurs;
 3. la liste des localités qui a été fixée auparavant par le Comité National, avec les codes;
 4. des instructions destinées aux Comités Nationaux.
- Etape II Le Comité National:
1. traduit les questionnaires, si c'est nécessaire;
 2. fournit sur la première page du formulaire de réponses les informations nécessaires, et l'envoie, avec le questionnaire et le livre de dessins, aux témoins.
- Etape III L'Informateur remplit, selon les instructions reçues du Comité National:
1. les informations générales (Localité, nom, âge etc.);
 2. le numero de la question dans le petit cercle (p.e. 5);
 3. la réponse dans la case à côté du petit cercle (p.e. die Ziech);
 4. il prend pour chaque réponse une autre fiche et répète le numero de la question dans le petit cercle s'il veut donner plusieurs réponses à une même question;
 5. il renvoie le formulaire de réponses au Comité National.

De l'étape III résulte la fiche suivante:

⑤	die ziech																			

Etape IV Le Comité National

1. interprète la réponse de l'informateur afin d'obtenir le type dans la langue nationale suivant les instructions de la Rédaction (p.e. Ziege (fém.));
2. remplit les cases portant le numero d'enquête (p.e.1), le numero de la question (p.e. 005) et le code du pays et de la localité (15.137);
3. renvoie le formulaire de réponses à la Rédaction.

De l'étape IV résulte la fiche suivante:

	1	0	0	5	1	5	1	7	3											
⑤	die ziech																			
Ziege (fém.)																				

Etape V La Rédaction

1. découpe les formulaires de réponses pour avoir des fiches;
2. coordonne et interprète les types;
3. décide quelles cartes doivent être exécutées et dans quel ordre (p.e. c.002: "capra domestica");
4. choisit les symboles (p. triangle, routine du plotter 003 pour le type Ziege).

De l'étape V résulte la fiche suivante:

	1	0	0	5	1	5	1	7	3	0	0	2	0	0	3					
⑤	die ziech																			
Ziege (fém.)																				

- Etape VI Au bureau de la Rédaction exécutant les cartes
1. on poinçonne les codes chiffrés de la fiche sur des bandes;
 2. on ordonne le programme de l'ordinateur;
 3. le plotter exécute la carte.

9. Phonetische Schrift

Die Mundartlaute haben so unendlich viele Variationen, daß eine brauchbare phonetische Schrift, die alldiese Varianten für Europa umfassen würde ohne weiteres eine Utopie ist und jedenfalls die Lesbarkeit stark beeinträchtigen würde. Man kann sich die Frage stellen, ob man sich dann nicht besser auf das Andeuten der Phoneme an sich beschränken könnte. Aber auch wenn man sich auf das Bezeichnen phonologischer Oppositionen beschränken möchte, weiß man vorläufig noch nicht, welche Last man auf sich nimmt, denn niemand kennt dazu alldiese Systeme (Slawisch, Germanisch, Romanisch, kaukasisch, usw.) schon in genügendem Maße. Das Awar unterscheidet z.B. schon 43 Konsonanten⁰⁾.

Um so mehr als in den letzten Jahrzehnten bei mehreren Linguisten das Interesse für die Phoneme sich ändert in ein Interesse für Tiefenphoneme, erscheint die Forderung der Phonemenwiedergabe weniger dringlich zu werden und deshalb glauben wir, daß wir mit einer so gut wie nur möglichen Bezeichnung des Lautes doch noch einigmaßen zulangen. Auf diese Weise bleibt dann doch auch die Fähigkeit für eine Untersuchung der distinctive features, was Jakobson als eine Aufgabe ersten Ranges sieht, so gut wie nur möglich gesichert.

Übrigens sind auch dann noch die Probleme besonders groß. Nachdem die Kopenhagener Konferenz 1925 ihre Erfahrungen in der Broschüre: Phonetic Transcription and Transliteration (Oxford 1926) veröffentlicht hatte, in der die im Jahre 1900 entworfene Rechtschreibung der International Phonetic Association (Association Internationale Phonétique) geändert worden war, schreiben H. Zwaardemaker Cz.- L.P.H. Eijkman, Leerboek der Phonetiek, 1928, 32: "Ganz gelöst ist die Frage damit inzwischen nicht. Im Zusammenhang mit den Mundarten hat sich schon herausgestellt, daß dem internationalen Buchstabenschrift eine große Erweiterung gegeben werden muß. Außergewöhnliche Schwierigkeiten treten auf, wenn man Texte aus Sprachen, die stark von den europäischen Sprachen abweichen, phonetisch darstellen will". Es gibt aber auch welche, unter den europäischen Sprachen schon, die Schwierigkeiten mit sich mitbringen.

Sich so genau wie nur möglich der Rechtschreibung der Kopenhagener Konferenz anzuschließen, hat kaum einen Sinn hinsichtlich der oft

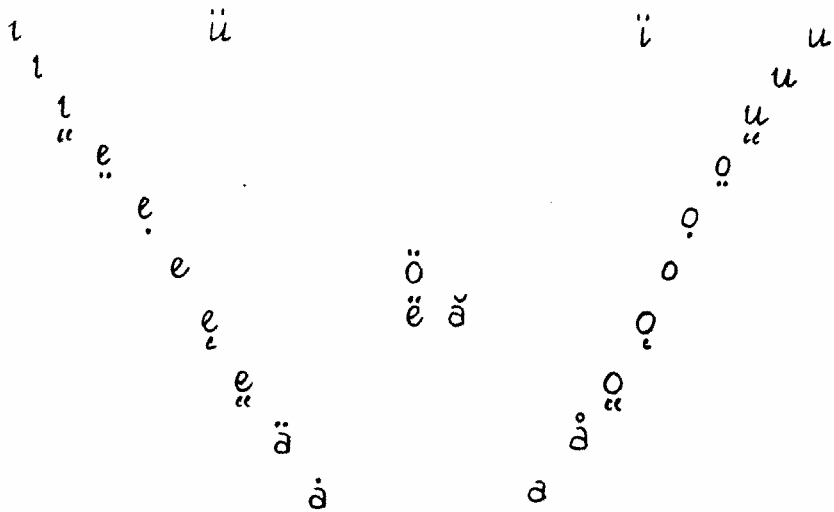
0) Vgl. A. Meillet-M. Cohen: Les langues du monde, Paris 1924, 328.

darauf geäußerten Kritik; S. z.B. L. Kaiser: Fonetiek, Den Haag 1964², S. 97 ff.

Das System von Zwaardemaker-Eijkman ergab sicherlich für das Niederländische gute Ergänzungen bei dem System, aber es ist doch zu sehr auf die westgermanischen Kultursprachen abgestimmt, damit es für den A.L.E. mit seinem mundartlichen Interesse das erlösende Wort sprechen könne. Jedenfalls würde man das phonetische System des Voprosnik Obščeslavjanskogo Lingvističeskogo Atlasa, das man nach reiflicher Überlegung für die slawische Sprachfamilie für das brauchbarste gehalten hat, berücksichtigen müssen.

Von den rezenten, auf die mundartliche Praxis abgestimmten phonetischen Transscriptoinssystemen sollen besonders das System des OLA und das System des ALM¹⁾ berücksichtigt werden. Das erste, weil es die Bedürfnisse aller slawischen Sprachen berücksichtigen will, das System des ALM, weil es auf Untersuchungen in mehreren auch nicht verwandten Sprachfamilien beruht.

1) Vgl. Saggio dell'Atlante Linguistico Mediterraneo, 1971.

Vokalsystem des ALM.

N.B. Alle Buchstaben sind romanisch, also nicht kursiv.

- \wedge unter dem Buchstaben bedeutet, semivokalischer Charakter.
- $ˈ$ hinter dem Vokal bezeichnet den Intensitätsakzent.
- \sim oberhalb des Buchstabens bezeichnet Nasalierung.
- $-$ oberhalb des Vokals bezeichnet Langvokal.
- \cdot oberhalb des Vokals bezeichnet Kurzvokal.

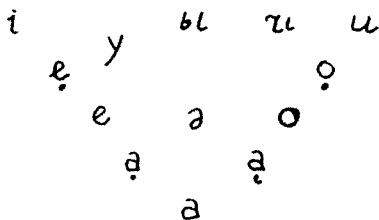
Ein Punkt unterhalb des Vokals bezeichnet die Geschlossenheit, zwei Punkte bezeichnen große Geschlossenheit; ein umgekehrtes Komma bezeichnet Offenheit, zwei umgekehrte Kommata große Offenheit. Die Anzahl der Unterschiede ist sehr groß, das System ist jedoch sehr deutlich.

Es gibt übrigens auch Undeutlichkeiten.

Nach Saggio S.16 bezeichnen zwei oberhalb des Vokals gesetzte Punkte "turbamento". Trifft dies aber auch für das ä zu? Auf der gleichen Seite wird freilich auch mitgeteilt:

\dot{a} für leicht palatalisiertes a und
 \ddot{a} für palatalisiertes a .

Das Vokalsystem des CIA ist sehr summarisch



Gewiß ist es für die slawischen Sprachen sehr geeignet, aber es trifft kaum zu zum Unterschied zwischen z.B. niederl. aa und a (z.B. in zaak und zak) oder zum Unterschied zwischen einem mehr

Man sieht, daß für die Spiranten möglichst griechische Buchstaben gewählt sind.

Was merkwürdig ist \int (ndl. zee) $\check{\int}$ (franz. gendre)

\bar{n} gesetzt bei den Dentalen und bezeichnet als lunga zwischendental

\dot{n} (besser η), \dot{r} (besser R)

Das System wird im ALM noch erweitert mit zwei Punkten unterhalb des Buchstaben für "consonante invertita o cacuminak", einem Punkt unterhalb des Buchstaben für emphatische Aussprache, Doppelschreibung zur Bezeichnung eines Intermediärlautes (z.B. b/p).

Zum Vergleich nun das System des OLA, wie es aus dem Voprosnik S. 13ff. zu schließen ist:

	bilabial	labiodent.	dental	alveolar	medialpal./dorsal	velar	faringal	laringal
<u>OCCLUS.</u> hart	p b		t d			k g		?
weich	p' b'		t' d'			k' g'		
<u>NASAL</u> hart	m			n	\dot{n}	η		
weich	m'			n'		η'		
<u>LATERAL</u> hart				l	\dot{l}	t		
weich				l'				
<u>VIBRANT</u> hart			r	\dot{r}		R		
weich			r'			R'		
<u>SPIRANT</u> hart	ϕ w	f v				x y	h	
weich	ϕ' w'	f' v'				x' y'	h'	
<u>ASPIRATA</u> hart						kh		
weich						kh'		
<u>SIBILANT</u> hart			s z	\check{s} \check{z}	\acute{s} \acute{z}			
weich			s' z'	\check{s}' \check{z}'				
<u>AFFRIKAT</u> hart			c ʒ	\check{c} \check{z}	\acute{c} \acute{z}			
weich			c' ʒ'	\check{c}' \check{z}'				
<u>SEMI-KONSONANT</u>					\int			

Bei den Konsonanten wäre das System des OLA zu bevorzugen, weil dies mehr Unterschiede angibt, allein schon der Unterschied: weich-hart ist bezeichnend.

Die Zeichen s', č', ě' des ALM würden dann beibehalten werden können, aber als entsprechende Zeichen des OLA interpretiert werden müssen. Eventuell könnte man sie mit dem diakritischen Zeichen ʰ versehen. Weiter würde dann noch hinzugefügt werden müssen

q
θ
δ
θ'
δ'

Alle mit dem Wert des ALM.

Das q kann dann auch als Andeutung für das q dienen, das bei Meillet-Cohen o.c. S.327 als "occlusive arrière-velare sourde" definiert wird, welcher Laut sie S.344 für das Georgische offenbar als larinal bezeichnen.

Hinsichtlich der durch den ALM im postpalatalen und laringalen spirantischen und aspirierten Bereich vorgeschlagenen Zeichen h', ħ, ε, h und ĥ wäre zu bemerken:

postpalataler Frikativ χʰ

stimmloser Hauchlaut h

stimmhafter Hauchlaut ĥ

emphatischer stimmloser Hauchlaut ħ

emphatischer stimmhafter Hauchlaut ĥ

(alternativ: man würde auch vom ALM ħ und ε einfach übernehmen können)

Auch könnte man noch zwei Zeichen bzw. für den inlautenden Konsonanten in niederl. katje und den anlautenden Konsonanten in niederl. djati hinzufügen. Man könnte die einigermaßen passenden Zeichen ç und j dafür wählen.

Es ist die Frage, ob die im ALM angebrachten Unterschiede für den Vibranten (Trilllaut) beibehalten werden müssen. Phonologische Bedeutung haben sie offenbar doch nicht.

Weiter würde man diakritische Zeichen verwenden können. Folgendes ergibt sich dann:

die relative Offenheit oder Geschlossenheit (bzw. ʰ und ʱ)

relativ vor oder hinten (bzw. ʲ und ʳ)

die starke oder geringe Nasalierung	(bzw. ~ und /)
die deutliche Rundung oder Entrundung	(bzw. ɔ und c)
die deutliche ganze oder teilweise Stimmhaftigkeit oder Stimmlosigkeit	(bzw. v und ^)
die geringere oder größere Länge	(bzw. ˘ und -)
die silbenbildende Qualität der Liquiden und Nasale	(.)

So kann man z.B. den Vokal im schwedischen hus am besten mit y^r wiedergeben (um zu bezeichnen, daß der Vokal ziemlich offen ist) und den Vokal im schwedischen kyla mit y^r (für einen Laut zwischen y und i).

So kann für das \bar{n} aus dem ALM ("lunga intradentale") \bar{n}^r geschrieben werden und die Kürze kann eventuell als n^r dargestellt werden. So würde auch das baskische, von Meillet-Cohen o.c. 323 als pre-palatal genannte, S eventuell mit S^r geschrieben werden können und würde der Laut, den sie ein ch "à l'alsacienne" nennen (S.XII) auch als X^r angedeutet werden können.

Weiter wäre vorzuschlagen, daß die Aspiration eines Konsonanten so dargestellt wird, indem man rechts oben ein kleines h schreibt z.B. p^h .

Die Laute, die mit Glottisschlag ausgesprochen werden erhalten rechts oben ein kleines ʔ z.B. $k^ʔ$.

Wenn ein Laut Übereinstimmungen mit zwei anderen Lauten hat, so kann dieser dargestellt werden, indem man sie übereinander schreibt z.B. $\frac{w}{b}$ für einen Laut, der sich zwischen w und b befindet. Im ALM wird das auch so gemacht.

Der emphatische Charakter eines Lautes kann dargestellt werden, indem man das X-Zeichen unterhalb des Lautes schreibt; das ist weniger irreführend als der untergezeichnete Punkt. Reduktion eines Lautes wird durch Verkleinerung des Zeichens bezeichnet.

Wenn ein Vokal unterstrichen ist, bedeutet dies, daß er mit Druck in der Glottis ausgesprochen wird; diese Bezeichnung stammt von A. Dirr: Einführung in die Kaukasischen Sprachen, 1928- S. 29-37.

Hinsichtlich des Wortakzentes empfiehlt es sich, das Akzentzeichen ' vor die betonte Silbe zu setzen.

Eine besondere Schwierigkeit bildet die syllabische Intonation.

In manchen Fällen ist die Intonation nicht so sehr bezeichnend für den Vokal oder den Diphthong, sondern vielmehr für die Silbe. Trotzdem besteht bei uns der Eindruck, daß das ungeübte Ohr den Unterschied nur mit dem Vokal oder dem Diphthong verbindet. Deshalb wird im System des A.L.E. die Bezeichnung auch dort gemacht. Inwiefern die Intonation musikalisch ist oder eine gewisse Intensität zum Ausdruck bringt, wird nicht unterschieden. In vielen Fällen gibt es übrigens eine Kombination von Intensitäts- und Tonmerkmalen. Auf Wunsch kann man Tonunterschiede mit Ziffern bezeichnen.

Im Zusammenhang mit der großen Variation der Intonation (im Rheinländischen, Skandinavischen, Baltischen, Slawischen) ist es schwierig der Notierungsweise für eine bestimmte Mundart eine allgemeinere Gültigkeit zu geben.

Möglicherweise kann man folgende Zeichen wählen:

- ∖ fallend (auch für die rheinische "Schärfung")
- ∕ steigend
- ∧ steigend-fallend
- ∨ fallend-steigend (auch für die skandinavischen Sprachen)

Die typische steigende čakavische Intonation (vgl. Voprosnik 12) könnte mit ∕ bezeichnet werden.

Den Trägheitsakzent könnte man mit dem Zeichen ∞ bezeichnen (oder ^?).

Das ~ Zeichen bleibt für die Nasalierung reserviert.

Falls diese Oppositionen nicht bestehen, wird das diakritische Zeichen meistens ausfallen. Es ist falsch, wenn eine Mundart wohl Intonationoppositionen kennt, eine der beiden nicht zu bezeichnen, weil dann die Ungewißheit bestehen bleibt, ob bei der Notierung die Intonation nicht bemerkt worden ist, oder aber die Intonation, bei der kein diakritisches Zeichen verwendet wird, gemeint ist.

Hinsichtlich der kaukasischen Sprachen, die im A.L.E. vertreten sein sollen, ist noch eine Anzahl von Hinzufügungen zu dem phonetischen System notwendig. Dabei sind die Bemerkungen aus A. Dirr, Einführung in die kaukasischen Sprachen 1928 S.29-37 verwendet.

Natürlich war es nicht möglich die dort verwendeten Zeichen alle ohne weiteres zu übernehmen, weil sie schon zum Teil in dem vom A.L.E. verwendeten System besetzt waren. Hinsichtlich der kaukasischen Sprachen sollen folgende Zeichen hinzugefügt werden:

λ übernommen nach Dirr o.c. 30
 λ übernommen nach Dirr o.c. 30
 h für arab. ح vergl. Dirr o.c. S.31
 x für arab. خ vergl. Dirr o.c. S.31
 k bei Dirr 31 umschrieben als "hintervelarer Verschlusslaut" ohne
 β Aspiration und Kehlkopfverschluss mit Zäpfchenzittern".
 π labiale Media - Rassellaut vergl. Dirr 32
 z^s bei Dirr S.32 beschriebener Pfeiflaut
 s^6 bei Dirr S.32 beschriebener Pfeiflaut
 j^s bei Dirr S.32 beschriebener Pfeiflaut
 i^s bei Dirr S.32 beschriebener Pfeiflaut
 ʃ für dorsales s; vergl. Dirr 35
 š für den bei Dirr 31 als š geschriebenen Laut
 ž für den bei Dirr 31 als ž geschriebener Laut
 č für den bei Dirr 31 als č geschriebenen Laut

Viele für das Kaukasische notwendige Unterschiede können in dem System des I.A.E. mit diakritischen Zeichen zum Ausdruck gebracht werden. So buchstabiere man:

λ statt bei Dirr 30 gemeintes l
 λ statt bei Dirr 30 gemeintes l
 k^x statt bei Dirr als k buchstabierter "hintervelarer Affrikat mit starker Aspiration (akust. Effekt etwa kx)"
 hc statt bei Dirr 32 gemeintes $ʃ$
 z^c statt bei Dirr 32 gemeintes ʒ
 c^c statt bei Dirr 32 gemeintes ç
 e statt bei Dirr 31 gemeintes č
 ě statt bei Dirr 31 gemeintes č

Übrigens schreibt Dirr auch noch o.c. 31: "Einige andere, noch nicht recht definierbare k -Läute habe ich unter dem Zeichen k zusammengezogen".

Wir vernehen uns nicht, daß wir mit all den obengenannten Unterschieden einerseits eine ungenügende Anzahl von Möglichkeiten haben, um alle phonetischen Eigentümlichkeiten zum Ausdruck zu bringen - z.B. alle Arten des r , das französische r , das englische r , das "gebrouwde" oder "geschraapte" oder uvulare r , die χ -Läute bzw. im Deutschen ich und ach, der μ -Laut aus Voprosnik S.12 neben dem y -Laut aus Voprosnik S.11, die k -Läute, von denen bei Dirr o.c. die Rede war, die mehreren "Hauchlaute", die unterschiedlichen Arten des l z.B. das sogenannte deutsche helle $l(l^h)$ oder das regional in in Skandi-

navien auftretende sgn. cacuminale l, aber das kommt uns nicht als eine unüberwindliche Schwierigkeit vor, weil im Phonischen das Phonologische wichtiger ist. Möglicherweise werden aber bei dieser Untersuchung manchmal auch phonologische Unterschiede auftauchen, die nicht vorgesehen sind. Wahrscheinlich werden in den meisten Fällen die diakritischen Zeichen dann doch genügen. Wenn das aber nicht der Fall sein würde, könnten von den Fragern oder Respondanten rechts oben auch kleine Zeichen eingefügt werden z.B. k^h und könnte der Kommentar Andeutung für die endgültige Verarbeitung des Materials geben.

Auch haben wir Notiz genommen von der phonetischen Schrift von A. Meillet-M. Cohen, Les langues du monde, Paris 1924, insbesondere von dem Tableau général de transcription et de notation phonétique (S. XI-XIII) und den "signes complémentaires ajoutés et définis" in den Abschnitten, in denen es sich auch um die in Europa gesprochenen Sprachen handelt, z.B. in den Abschnitten über die kaukasischen Sprachen.

Das System von Meillet-Cohen besitzt gewiß Vorzüge: "Dans ce système, les caractères dont il n'est rien dit ci-dessous sont à lire comme en français"; "Les transcriptions, usuelles en linguistique, de certaines affriquées par un seul caractère n'ont pas été employées", sodaß sie tš statt č und dž statt j schreiben.

Dagegenüber steht aber, daß das gefolgte System im allgemeinen viel weniger Möglichkeiten besitzt als das von uns vorgeschlagene: es unterscheidet z.B. bei jedem vokalischen Zeichen nur geschlossene und offene Varietät und entbehrt die allgemeinen diakritischen Zeichen, um größere oder geringere Offenheit und Lokalisation mehr nach vorn oder nach hinten zu bezeichnen. Auch spricht es nur von einem "accent modulé", das im A.L.E. weiter unterschieden wird.

Der von Meillet-Cohen gemachte Unterschied zwischen Haupt- und Nebenakzent kann sicherlich unberücksichtigt bleiben, weil es phonologisch wahrscheinlich unwichtig ist.

Was in Meillet-Cohen o.c. XI "indétermination d'une consonne" genannt wird, ist nicht ganz deutlich.

Ihre Aufzeichnung des w in franz. oui und W in franz. puits würde aber vielleicht beibehalten werden können.

In bezug auf das Kaukasische verwenden Meillet-Cohen auch $\lambda\lambda$ und $\lambda\lambda$ genauso wie Dirr o.c. 30. Ihre Zeichen k^h und k^h (affriquées vélaires") sind ohne Zweifel auch in das System des A.L.E. umzusetzen. Auf S.336 sprechen sie von "des chuintantes et des demi-chuintantes labialisées" (\check{s} , \check{s} usw.). Im System des A.L.E. kann aber die Rundung (s. bei Meillet-Cohen auch S.327) mit $\check{}$ bezeichnet werden. Weiter schreiben sie (S.336) über "des vibrantes labiales (sonore \check{e} et sourde \check{t}), pareilles aux sons qui produisent les cochers pour arreter les chevaux". In bezug auf diese "Klicks" würden wir uns ihnen anschließen können.

Hinsichtlich des Georgischen ließt man S.343-344 "le Géorgien a trois séries d'occlusives, une série sourde, soit \check{t} , une série sourde aspirée, soit \check{t}^h , et une série sonore, soit \check{d} . Et ces trois séries existent non seulement pour les gutturales, les dentales et les labiales, mais aussi pour les mi-occlusives, du type sifflant comme \check{c} (\check{ts}), ou du type chuintant comme \check{c} (\check{ts})".

Das System des A.L.E. besitzt aber schon in genügendem Maße Mittel, um die Stimmlosigkeit, die Stimmhaftigkeit und die Aspiration zu bezeichnen.

Für das nördliche Kaukasische nennen Meillet-Cohen o.c. 327 auch noch les "affriquées latérales", wobei sie die Graphie $\check{t}l$ erwähnen. Wahrscheinlich meinen sie das gleiche wie Dirr o.c. 30 mit λ .

Undeutlich ist es, welcher Lateral bei Meillet-Cohen mit \check{l} gemeint wird, o.c. S.327.

Der Atlante Linguistico Mediterraneo schreibt ein Fragezeichen für eine undeutliche Antwort ("risposta dubia") und eine gewellte Linie bei ungewisser Wahrnehmung ("percezione dubia"). Dies würde beibehalten werden können.

Zum Schluß: Man muß gestehen, daß in der Praxis die phonetische Schrift öfters doch nicht zureichend ist. Öffnungsgrade von Vokalen werden ziemlich leicht unterschieden, aber aus eigener Erfahrung weiß ich, wie Blancquaert öfters halblang notierte, wo ich kurz setzte. Andere Kollegen erfuhren, wie oft aspiriert und nicht aspiriert verwechselt wurden. So sind gewiß auch Unterscheidungen vom Typus halb gerundet \neq gerundet, wie Blancquaert sie machte objektiv schwer festzustellen.

Obwohl es für das Sekretariat viel Arbeit mit sich bringt, läßt die Redaktion im Prinzip denjenigen, der das Formular ausfüllt, in der Wahl des Systems frei (das System des OLA, des ALM oder ein national übliches System) und überläßt es den Landesausschüssen, die Formen in das für die Veröffentlichung des A.L.E. gewählte System zu übersetzen.

Die Freiheit, die den Korrespondenten und den Enquetierern gelassen wird, ihrem eigenen phonetischen System zu folgen, verhindert aber nicht, daß die Redaktion das hier verteidigte System als das ihrige betrachtet, daß sie aber auf Grund von Erfahrungen, vielleicht bei der Veröffentlichung der Karten, ihr System doch wieder in geringem Maße ändern wird.

So etwas ist übrigens auch bei dem Atlante Linguistico Mediterraneo geschehen ¹⁾.

Schließlich sei auf den Ausspruch von McIntosh ²⁾ hingewiesen, der daran zweifelt, ob bei Wortuntersuchungen wohl überall phonetische Transskription notwendig ist.

1) Vgl. Saggio S. 17-18.

2) Angus McIntosh, Introduction to a Survey of Scottish dialects
1961, S. 76.

10. La mise en carte des données lexicologiques.

En choisissant la manière de mettre en carte les données lexicologiques, nous avons renoncé, d'emblée, de la notation phonétique précise selon la méthode introduite par Gilliéron et Edmont dans l'ALF. La densité du réseau ne le permet pas. En plus, cette méthode menace s'échouer quand on rassemble les matériaux par correspondance.¹⁾ On a renoncé de même à une carte d'aires ou d'isoglosses qui présente de grands inconvénients; sur une carte à une si grande échelle on risque de dessiner les frontières d'une façon trop arbitraire. Bien que, en principe, la présence de formes doubles puisse être honorée, le grand nombre de ces îlots nuit à la lisibilité de la carte. Sur une carte d'aires encore, il est impossible de faire valoir la densité ou la non-densité du réseau et des informations.

Voilà pourquoi on s'est prononcé en faveur d'une carte de symboles. Des problèmes se présenteront si certains pays ne peuvent transmettre à la Rédaction que des cartes d'aires. Dans ce cas on est obligé de "traduire" une telle carte en une carte de symboles dont le commentaire devra contenir le compte-rendu circonstancié. La Rédaction est pourtant d'avis que, sur l'échelle européenne, d'éventuelles inexacitudes dans la localisation peuvent être négligées. Pour autant que nous puissions le prévoir pour le moment, une carte de symboles est plus facile à exécuter sur le plotter qu'une carte d'aires.

Pour ce qui est de la notation en symboles de la partie onomasiologique, il y a deux possibilités: on peut réunir les formes recueillies dans des formules phonétiques. On pourrait réunir ainsi p.e. h.-all. Rad, néerl. rad et brabançon de l'est rzat sous une formule: "(sorte de) consonne r + (sorte de) voyelle a + consonne finale dentale". M.G. Tuailon se sert de cette possibilité de notation et d'interprétation là où il emploie le terme de "structure consonantique" dans son étude sur le chêne et la frêne: "l'unité de (l')aire méridionale (...) par la constance de la structure consonantique"²⁾.

Une interprétation minimale suffirait dans ce cas pour obtenir des cartes dessinées. Mais décider si, par exemple on doit ou non donner des formules propres sur la carte de "roue" à it. ruota, fr. roue et roum. roată ne relève plus de l'onomasiologie! Voilà pourquoi nous préférons l'autre formule, non pas phonétique mais lexicale ayant pour principe que toutes les formules qui sont des variantes hétérophones les unes des autres recevront le même symbole, ainsi les variantes tab, taf, tov, toy etc. et fr. table ou ang. table recevront le même symbole. Les variantes hétérophones sont celles qui peuvent être déduites les unes des autres à l'aide des lois phonétiques ou qui, dans une formule de la grammaire transformationnelle-générative, peuvent être générées de la même structure profonde. Il est cependant ni possible ni désirable de maintenir ce principe de façon rigoureuse. Impossible puisqu'il arrivera souvent que la loi phonétique ne peut être formulée impérieusement pour certains phénomènes; indésirable à cause de plusieurs "déviation" à prévoir dues à l'étymologie populaire, à la prononciation orthographique, à l'hypercorrection, l'analogie, la métanalyse etc., qui n'ont souvent qu'une signification locale ou régionale. Quand on examine par exemple l'extension du type lexical qui se présente dans h.-all. binden et que l'on ne possède que de données du prétérit, la différence entre h.-all. ich band et néerl. ik bond n'a pas d'importance. Quant aux formes contaminées encore, il est impossible de fournir des instructions ayant force de loi.

1) cf. K.Heeroma, Vers un atlas linguistique européen, in Orbis V ('56), 346

2) G.Tuailon, "Chêne" et "Frêne" en gallo-roman, in RLiR 35 (1971), 108.

Un autre problème important est celui de la distinction entre les formes apparentées et les formes empruntées, d'autant plus important pour notre atlas que les voies d'emprunt se manifestent souvent clairement sur les cartes. Voilà pourquoi les rédacteurs de l'atlas devront avoir des idées bien circonscrites sur cette distinction, qui peut comporter des difficultés épineuses et même principielles. Une des thèses de Gilliéron a été que les mirages phonétiques foisonnent dans la langue, que très souvent des formes développées en apparence suivant les lois phonétiques, possèdent en réalité une histoire phonétique irrégulière, et sont des formes empruntées. "C'est donc, alors, que la majorité, l'immense majorité, la presque totalité des points compris (sc. dans certaines zones linguistiques) ont reçu le mot d'ordre de formation, la secousse impératrice, voire même la forme d'un lieu voisin qui lui-même subissait peut-être la répercussion d'autres lieux. (...) Quand on étudie de près un patois, on s'aperçoit très vite que la plupart des mots du vocabulaire courant sont d'origine exotique, notamment française. (...) Nulle part nous n'avons la certitude de saisir une tradition phonétique fidèle"1). Selon Gilliéron et Mongin il n'y a pas "unité", mais "uniformisation". Cette thèse est encore valable dans un autre ordre d'idées: quand un certain dialecte sur la frontière de deux phénomènes (p.e. le changement ou non du ô sous l'influence de la métaphonie; la présence ou non de la transmutation phonétique du haut-allemand; l'assibilation ou non du k vulgair latin devant a en français, etc.) refuse ce phénomène dans tous les cas examinés, alors la possibilité d'emprunt (recent ou non) dans toute la zone ne peut être exclue, est même très probable.

D'autre part, dans de nombreux cas des critères phonétiques pouvant justifier le tri entre emprunt ou forme apparentée, manquent. La relation de parenté entre néerl. vui-l et lat. pu-tere peut être déterminée par les rapports entre v et p; mais pour néerl. muis et lat. mus ces critères phonétiques manquent complètement. Tout bien considéré du point de vue scientifique, il est ainsi justifiable de négliger la distinction entre emprunt et forme apparentée, et ainsi roue, rota, ruota recevront le même symbole, wiel, wheel et tsjil le même symbole, rad et Rad le même symbole; en Pologne koto et kwewo auront le même symbole, koleso toutefois un autre; et fr. ruelle aura un autre symbole que roue. Ainsi sur la carte cérise, fr. cérise et néerl. kers seront représentés par le même symbole, remontant tous les deux au lat. ceresea, bien que cela ne vaille pour le néerl. que par la voie d'emprunt. Ce n'est donc pas seulement l'identité provenant de la phonétique historique traditionnelle qui servira de règle, mais cette identité doit aussi être établie entre la forme originaire et ses formes empruntées.

Quoique Gilliéron eût raison en principe en disant que le caractère des mots empruntés est souvent méconnu, il est pourtant encore évident que ce caractère est aussi souvent très clair; et dans ces derniers cas une carte linguistique peut très bien traduire cette situation. Il se peut alors qu'on puisse distinguer plusieurs périodes et plusieurs voies d'emprunt, partant de la forme des mots qui ont eu une origine commune.

1) J. Gilliéron - J. Mongin, Etude de Géographie Linguistique, scier dans la Gaule, 1905, p. 25-26.

Ce cas se présente p.e. pour certaines formes du néerl. ui (oignon): limbourgeois unj, brabançon (a)juin, flamand andjoen. On devra se servir de trois symboles différents et andjoen ne peut pas être identifié avec fr. oignon ayant été emprunté évidemment à une forme antérieure d'oignon; andjoen a été emprunté d'autre part plus tard que ajuin car cette forme brabançonne a encore participé à la palatalisation et la diphtongaison du néerlandais. Andjoen s'accorde plutôt à des formes régionales du français septentrional, cf. par exemple ãñõ sur ALE 937, p. 297.

Si la signification des vagues d'emprunts ne franchit pas les frontières nationales, il n'est pas nécessaire de les distinguer sur une carte européenne. C'est le cas du fr. abeille - aveille, où la forme abeille s'est répandue vers le nord; dans la géographie linguistique européenne cette distinction a peu d'importance. Tout comme les variantes du néerl. paars (violet): pɔ:rs et pe:rs, dont la forme pɔ:rs étant due, selon Kloeke, à une force d'expansion qui ne sort pas le territoire néerlandais, peut être négligée sur une carte européenne.

Un autre avantage, pratique cette fois, de la typologie onomasiologique au lieu de la typologie phonétique est que le rassemblement par correspondance ne s'oppose pas à cette méthode tandis que cette méthode d'enquête comporterait souvent de grands problèmes pour une typologie phonétique. Il est plus facile, aussi, de concorder des matériaux existants et de les employer pour nos cartes suivant la méthode de la typologie onomasiologique, même si certaines formes se présentent alors sous une forme morphologique différente.

Certes, malgré toutes ces considérations nous n'avons pas résolu concrètement le problème de la typologie onomasiologique. Sur les cartes de Frings les formes du latin, de la langue de culture et du langage populaire sont entremêlées sur la même carte: en France: culter et coutre, aux Pays-Bas kouter et en Allemagne du Nord kolter¹⁾; nous avons trouvé le même phénomène chez Cox²⁾. Devant ces solutions à l'improviste, la méthode de Stroop³⁾ mérite l'attention spéciale. Sur sa carte interlinguale du pissenlit, qui présente à côté du néerl., point de départ de ses comparaisons, des données de l'anglais, de l'allemand, du norvégien, du suédois, du danois, du français et de l'italien, il justifie ses symboles chaque fois par une dénomination néerlandaise soit du langage officiel (p.e. hondebloem), soit une forme dialectale (p.e. zoermelk) ou une forme empruntée (p.e. pissenlit) parfois suivie de: "et variantes", c'est à dire des variantes phonétiques de cette forme lexicale. Si Frings et Cox entremêlent la synchronie et la diachronie sur leurs cartes, Stroop procède uniquement de manière synchronique-transformationnelle.

1) Th. Frings, Germania Romana (2e éd. par G. Müller, 1966) c. 15.

2) H.L. Cox, Die Bezeichnungen des Sarges im Kontinentalwestgermanischen, 1967.

3) Jan Stroop, Paardebloem à la carte, 1969.

Plus les types lexicaux deviennent divergents - et cela vaut particulièrement pour un atlas européen - plus la distinction conséquente des formes historiques et contemporaines devient impérative.

On pourrait préférer ainsi le point de vue historique et décrire chaque symbole par une étape ancienne reconstruite (p.e. la forme rad pour h.-all. Rad et néerl. rad, ou la forme biskop pour h.-all. Bischof, angl. bishop et néerl. bisschop), d'autre part on pourrait préférer une forme d'une des langues de culture. La question se posera souvent alors: de quelle langue de culture, et que faire quand une forme correspondante ne se présente pas dans une langue de culture?

Si on voulait combiner les deux méthodes sur une carte, on devrait munir les formes reconstruites d'un astérisque et de préférence de l'indication du période reconstruite (p.e. indo-européen primordial).

Aucune méthode ne convainc ni ne tient de façon absolue. Le développement rectiligne - nous l'avons vu avec Gilliéron - n'est souvent qu'apparence et la régularité est souvent absente si l'on veut identifier la forme en cause avec une autre forme synchronique (p.e. néerl. lommer (avec article soudé) et fr. ombre, ou le grand nombre de dénominations, sûrement cohérentes, de la traverse de la porte d'étable dans les dialectes brabançons: perkel, pelker, polker, pèliger, pergel, pelder, perker, werkel, melker, merbel¹⁾.) L'unification partielle de ces formes ne nuira pas à l'ensemble de la carte européenne mais l'éclaircira plutôt.

Il est donc impossible de concevoir une règle constante pour cette identification. On devra toujours comprendre, sous la forme choisie, des variantes, même celles qui ne se laissent pas circonscrire dans des règles. Tout comme les auteurs de l'Introduction Provisoire au Dictionnaire des Dialectes Brabançons²⁾, la rédaction de l'ALE est d'avis qu'une certaine subjectivité dans le choix définitif est inévitable.

On pourrait se demander si la solution finale ne pourrait être trouvée dans l'indication de la forme dans la structure profonde. Mais alors le problème reste entier: jusqu'à quelle profondeur faut-il remonter; est-ce, pour h.-all. Tag, la forme dag ou la forme plus ancienne dagaz ou, encore plus ancienne: dhog¹⁾os? Et encore: on ne peut générer de façon régulière de nombreuses formes de la structure profonde, cf. encore lommer et ombre ou les noms brabançons de la traverse dans l'étable.

Voilà pourquoi nous préférons provisoirement l'identification tantôt avec des formes reconstruites, et indiquées ainsi, tantôt avec des formes contemporaines, présentes ou non dans une langue de culture.

1) cf. Mededelingen van de Nijmeegse Centrale voor Dialect- en Naamkunde 6 (1967) p. 10.

2) A. Weijnen, J. van Bakel, Voorlopige Inleiding op het Woordenboek van de Brabantse Dialecten, 1967.